

60/a

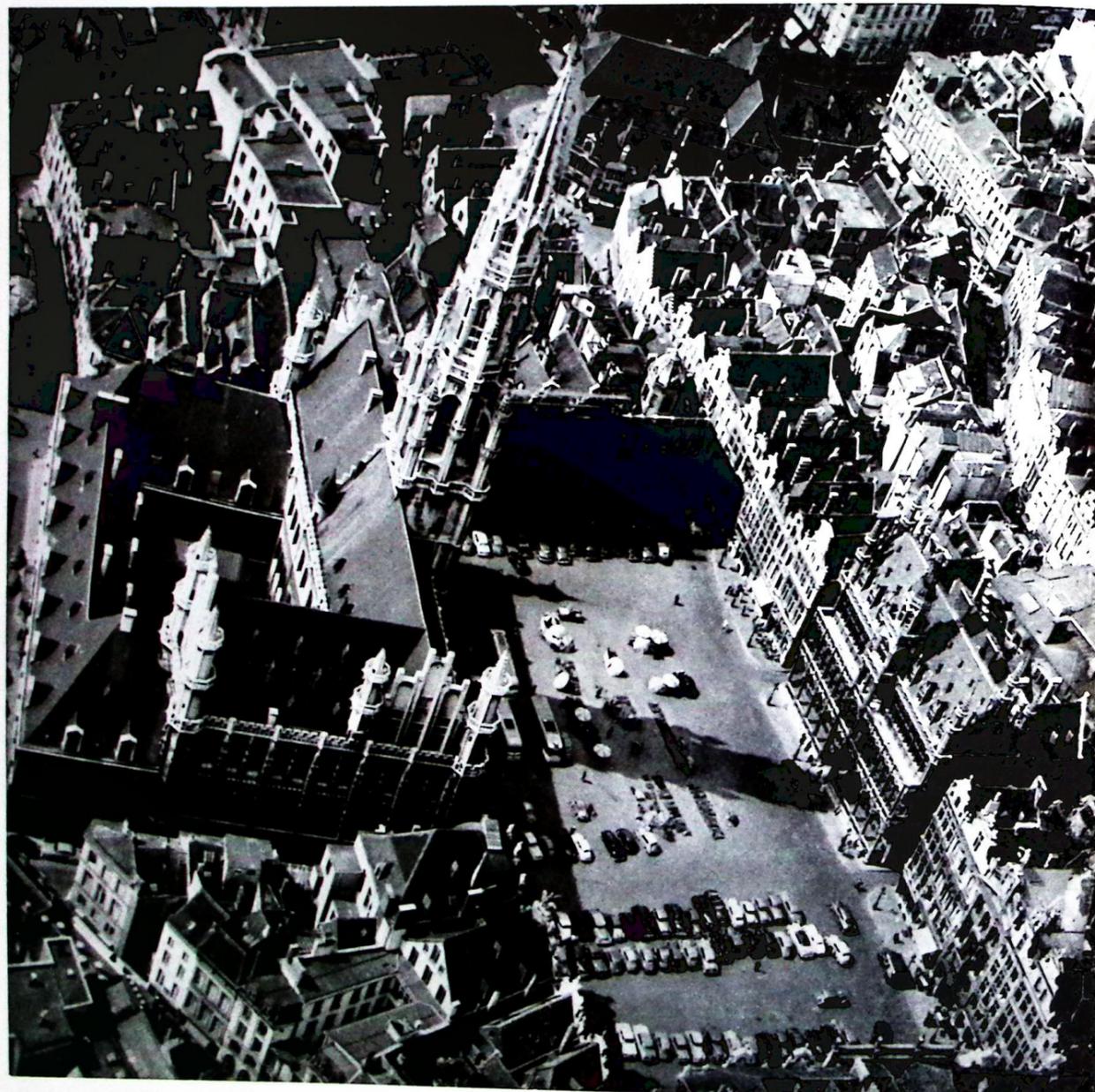


Brabant

FEVRIER 1960 • N° 2 • MENSUEL

Expenses dans le cadre N. 110 pour atteindre les importantes ruines de cette abbaye cistercienne.
MILITAIRES
VALAARS-LA-VILLE

Le Brabant vu du ciel...



(Cliché Polyfoto-Avion)

Voici une vue aérienne de la Grand-Place de Bruxelles qui montre également l'église Saint-Nicolas à l'emplacement de laquelle se dressait le Belfroi de la Capitale.

Fédération Touristique de la Province de Brabant

A. S. B. L.

RUE DU LOMBARD, 79-83
BRUXELLES • TEL. 12.89.01
COMPTE CHEQUE POSTAL 3857.76

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

SOMMAIRE

- Le Belfroi de Bruxelles,
par R. POREYE
- Bruxelles, ma Ville,
par G. C. HEMELEERS
- Aimez-vous Wiertz ?
par R. FARGE
- Humelgem, terre d'Art et de
Culture, par M. BRUNFAUT
- Février aux deux visages,
par J. DELMELLE
- De Grez à Court-Saint-Etienne
par le Train et l'Orne,
par E. BOURGUIGNON
- Souvenirs d'un exilé célèbre,
le Dauphin de France, futur
Louis XI,
par P. SCHROEDER
- Midis du Tourisme, par Y. B.
- Nos mots croisés,
par P. LAURENT

Les textes publiés n'engagent que la
responsabilité de leurs auteurs.

Notre cliché couverture :
La tour de Rollebeek, de la
première enceinte de Bruxelles,
improprement appelée Annees-
sens, vient d'être complètement
dégagée.

(Photo de Sutter)

BIBLIOTHEQUE PRINCIPALE
DU BRABANT WALLON
EDITORIAL

L'essence plus chère...

AINSI donc, la taxe sur l'essence a finalement été décidée par le gouvernement, malgré la manifestation des automobilistes du 21 novembre, qui traduisait le mécontentement quasi général. Les différents clubs en ont parlé suffisamment, pensons-nous, et en parlent encore à chaque occasion. Ils proposent différents moyens de défense et préconisent plusieurs moyens pour économiser l'essence tout en ménageant le moteur des véhicules.

Notre propos d'aujourd'hui n'est pas d'épiloguer sur le sujet. Nous n'avons pas à prendre position sur le bien-fondé ou non des mesures prises par le gouvernement. Nous ne voulons pas non plus conseiller aux automobilistes des mesures techniques en vue d'économiser l'essence chère. D'autres que nous, à commencer par les clubs, sont là pour cela. Nous ne sommes pas chargés de la défense des intérêts des automobilistes.

Cependant, nous sommes bien forcés de constater que l'augmentation du prix de l'essence aura une répercussion certaine sur le kilométrage que feront, dans l'avenir, les automobilistes, qui sont par essence même — ceci est presque un horrible jeu de mots en ce moment — des touristes en puissance.

Dès lors, nous avons le devoir d'attirer leur attention sur un autre moyen d'économiser l'essence. Et celui-là est très simple. Le père de famille, notamment, n'a pas le droit de priver ses enfants d'une excursion en voiture souhaitée par ses enfants. L'hiver spécialement. Dès lors, plutôt que de parcourir de nombreux kilomètres pour atteindre un espace vert où ses enfants pourront respirer un air pur (que cela devient rare dans notre pays où l'atmosphère est de plus en plus polluée), l'automobiliste clairvoyant pourrait par exemple consulter utilement une carte du Brabant, s'il habite une grande agglomération comme Bruxelles. Il aura ainsi l'occasion de constater qu'il y a dans notre province des régions entières où il pourra offrir à ses enfants cet air vivifiant... à quelques dizaines de kilomètres à peine de la capitale.

Cet automobiliste connaît-il notre nouvelle voirie provinciale 430 qui le mènera pratiquement très rapidement dans n'importe quelle région du Brabant Wallon ? Connaît-il les Eaux Douces à Vieux-Héverlée, non loin de Louvain ? Connaît-il le Domaine de Huizingen ou celui d'Hofstade ? Connaît-il le sable, les bois de sapins de Keerbergen et de ses environs ? Connaît-il le bois de Hal et le site de Chaumont-Gistoux ? Et la vallée du Train ?

En consultant une carte du Brabant il découvrira encore bien d'autres beautés naturelles auxquelles il n'avait jamais songé.

Alors ? Qu'attend-il cet automobiliste clairvoyant ?

MAURICE-ALFRED DUWAERTS.

Le Beffroi de Bruxelles

BATIE au cœur de la capitale, l'église Saint-Nicolas est l'une des constructions religieuses les plus authentiques du passé bruxellois. Et des plus anciennes aussi.

A cet emplacement, en effet, existait déjà un oratoire public au VIII^e siècle. Les Normands, cent ans plus tard, le détruisirent. Encore cent ans et la peste éclatera. Pour conjurer l'épidémie, les Bruxellois viennent implorer Notre-Dame de la Paix dont la Confrérie a justement été érigée en 1143. C'est, à cette époque, une chapelle de marchés, puisqu'aussi bien s'étaient dans ses parages les Marchés aux herbes, aux fromages, aux œufs, au lait, pour ne citer que ceux-là. Le quar-

tier connaît surtout grande animation au moyen âge : aux alentours de l'édifice, vingt échoppes au moins offrent leurs produits divers, comme aussi des boutiques de pelletteries, de fripiers, de revendeurs. C'est le Vieux Marché de l'époque.

Saint-Nicolas dépend du chapitre de Sainte-Gudule. Celle-ci est l'église des princes; l'autre, celle du Magistrat. Saccagée pendant les troubles religieux du XVI^e siècle, Saint-Nicolas est ensuite convertie en temple calviniste. L'année 1695, Villeroi, qui bombarde Bruxelles, la réduit en cendres. Reconstruction rapide. Une longue période de paix va suivre, jusqu'à la Révolution. A ce moment le curé Jean Mertens refuse d'abandonner ses paroissiens et de prêter le serment républicain. Il se cache cependant et réparaît à la fin de la tourmente. Dès lors, la chapelle est déclarée église paroissiale. Plus rien de saillant ne marquera son histoire, si ce n'est, en 1955, l'heureux aménagement de sa façade.

**

Depuis longtemps, le sanctuaire avait le rare privilège de posséder une tour qui servait de beffroi de Bruxelles. Celui-ci sonnait non seulement les joies et les alarmes, mais recevait aussi en dépôt les archives et chartes des souverains. Formée par un quadrilatère en pierre flanqué de tourelles donnant accès à la partie supérieure, sa base était imposante. Une lanterne surmontait le donjon. Deux veilleurs étaient, sans interruption, installés au sommet.

Comme celle de Gand, la cloche principale ou tocsin (« stormclocke ») se nom-

mait Roeland. Il y avait aussi la « stormclocke », annonçant, le soir, l'heure de la cessation du travail; la « coepclocke » sonnant l'ouverture des marchés; la « dufclocke » ou cloche des voleurs qu'on cherchait à rattraper, l'« achterste clocke » avertissant les bourgeois de se retirer, enfin la « poortclocke » qui prévenait les voyageurs et les pèlerins, en route vers Bruxelles, de se hâter, à cause de la fermeture imminente des portes de la cité.

Comme on le voit, tout était bien réglé en notre bonne ville...

Or, le 13 décembre 1367, un ouragan d'une violence inouïe abattit la partie supérieure du beffroi. En 1380, on le reconstruisit. Et trois siècles durant, dans le ciel bruxellois, la tour se dressa fièrement... A son sujet, une légende prit naissance, qui remonte au temps des Guerres de religion. La voici.

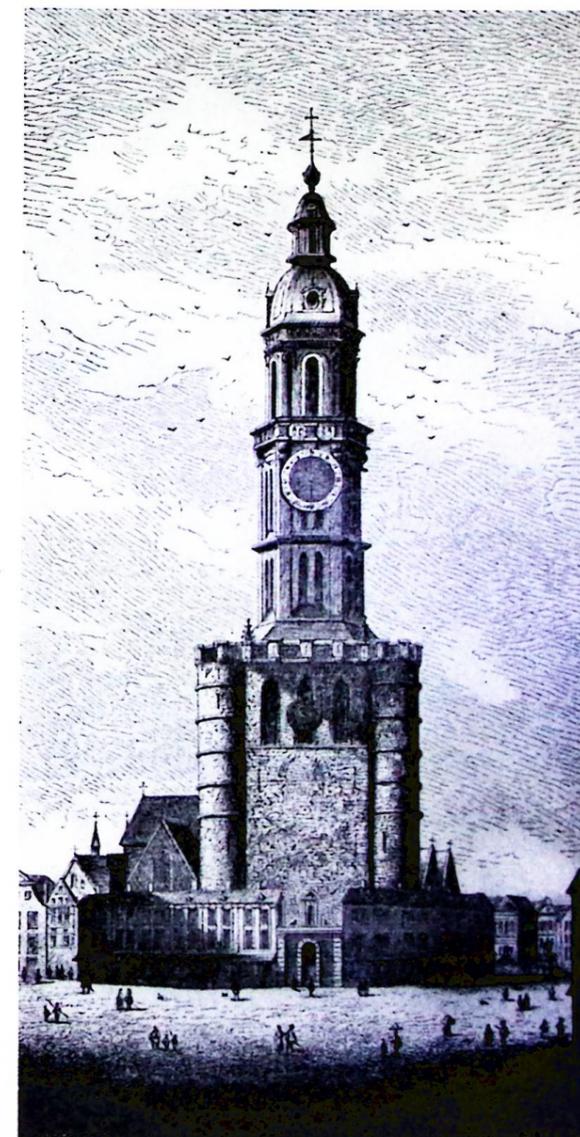
Au XVI^e siècle, le vieux sonneur — un pauvre bougre contrefait, nommé Noël — desservait la tour. Avec ses cloches et leur chapelle, il s'était si complètement identifié que celles-ci composaient tout son univers. Au matin du 9 juin 1579, les Iconoclastes cernèrent le sanctuaire pour le livrer au pillage. A cette vue, Noël descendit quatre à quatre de son observatoire et courut prévenir le curé. Celui-ci eut le temps de cacher les hosties consacrées, tandis que notre homme remontait au haut de sa tour, bien décidé à défendre l'entrée de l'église. A sa disposition, il n'avait cependant ni armes, ni pierres. Cherchant fiévreusement, il trouva un sac de noix qui constituaient sa nourriture favorite. Alors, il le saisit et, de toute la vigueur de ses bras vaillants, il jeta le sac sur les assaillants qui déjà enfonçaient les portes du sanctuaire. Cette sorte d'artillerie improvisée eut comme résultat inattendu de divertir ceux qu'elle prétendait irriter. Car les malandrins, eux aussi, aimaient les noix. Ils les ramassèrent pour les croquer, les éplucher et s'en régaler. Ce temps de repos, dû à la gourmandise,

fut heureusement mis à profit par le curé qui put, cette fois, mettre en lieu sûr les objets sacrés du culte. C'est seulement dix minutes plus tard que les Iconoclastes abattirent l'entrée et mirent à sac l'intérieur de l'édifice. A peu de temps de là, le vieux Nicolas mourut de chagrin. Toutefois, le souvenir de sa défense originale ne fut pas oublié. Des paroissiens établirent, en la



BRUXELLES.
L'ancienne tour de Saint-Nicolas, beffroi de Bruxelles; vue prise après le bombardement de 1695.

(D'après un dessin de Coppens, gravure de Kraft — Collection de M. Th. Hippert)



BRUXELLES.
La tour de Saint-Nicolas reconstruite en 1697.
(D'après un dessin de Puttaert, d'après Coppens)

chapelle Saint-Nicolas, une fondation aux termes de laquelle, chaque année (le 1^{er} octobre, à l'issue de la messe), le sonneur en titre grimpe au haut du beffroi et de là, jetait au peuple assemblé,

la longue, pesa avec une telle intensité que le 29 juillet 1714, sur les dix heures du soir, le beffroi s'écroula à nouveau, démolissant une partie de la chapelle. On ne rebâtit pas la tour et



BRUXELLES — La Grand-Place et le beffroi de Bruxelles, par Van den Bosch (1681-1715).
Musée de la Ville.
(Photo Comm. Gén. à la P. ot. Aér. Pass.)

quelques sacs de noix. A partir de 1760 jusqu'à la Révolution, le jet des noix fut remplacé par une distribution de pièces d'argent.

Pour la seconde fois, pendant le bombardement de Bruxelles par Villeroy, la tour fut détruite. On la reconstruisit. A son sommet, on hissa une nouvelle « stormclocke » qui avait été fondue à Anvers, et treize cloches. Leur poids, à

sa base de pierre fut abattue. Bruxelles ne possédait plus de beffroi.

**

L'église Saint-Nicolas est connue, avec sa voûte basse, ses piliers carrés, ses belles boiseries courant le long des murs : trois nefs d'inégale largeur, un chœur incliné datant de la fin



BRUXELLES — L'église Saint-Nicolas telle que nous pouvons la voir actuellement.

(Photo de Sutter)

du XIV^e siècle, épaulé par la chapelle de la Vierge, de 1468. Une œuvre de toute beauté s'offre aux regards, à l'entrée du chœur : cette grille en fer forgé et repoussé, provenant de l'abbaye norbertine de Nivelles, avec de fines nervures, des entrelacements savants, d'admirables courbures. Au haut du pilier qui porte le tableau attribué à Rubens : « La Vierge et l'Enfant endormi », on peut voir un boulet encastré dans le mur et qui fut envoyé par Villeroy, en 1695...

Pour divers motifs, l'édifice fut, entre 1714 et 1894, condamné à la démolition au moins une demi-douzaine de fois. On proposa de créer en



BRUXELLES — L'arrière chœur de l'église Saint-Nicolas dans la Petite rue au Beurre.

(Photo de Sutter)

cet endroit un jardin ou une place publique ; puis, de reculer l'église et aussi de la compléter par une tour ; enfin, d'accoler à la façade celle de l'église des Brigittines ou encore celle de la chapelle Saint-Anne, élevée à cette époque rue de la Montagne.

L'église Saint-Nicolas est toujours à sa place et sans adjonction d'aucune sorte, en ce carrefour si animé des rues au Beurre et de Tabora. Mais, en passant par là, qui songe au beffroi disparu et au vieux Noël qui jetait ses noix sur les Iconoclastes ?...

RAYMOND POREYE.



BRUXELLES — La place du Grand Sablon a bien changé depuis le début du siècle, lorsqu'elle était encore traversée par un tramway à traction chevaline.

Bruxelles, ma ville

QUAND demain, ou plus tard, vous traverserez la place du Grand Sablon, dites-vous que — jadis — c'était une vaste plaine déserte où s'entrecoupaient marécages, prairies et sables.

Elle a bien changé depuis et, si elle n'a plus le charmant visage qu'elle avait encore au début du siècle lorsqu'elle était traversée par un tramway à traction chevaline, elle n'en demeure pas moins l'une des plus jolies places de Bruxelles.

Je vous y ramène, car je n'ai pas fini de

dépeindre les beautés de l'hôtel de maître Louis XVI que vous retrouverez tout en haut de la photo, à gauche, et dont j'ai parlé dans un article récent.

Pénétrons dans le vestibule d'entrée. Au rez-de-chaussée, à gauche, les anciennes dépendances et conciergerie ont été transformées en magasins et bureaux par l'antiquaire-ensemblier propriétaire de l'immeuble. À droite, une pièce aux proportions équilibrées a conservé sa splendide cheminée Louis XV avec son intérieur en briquettes grises du XVIII^e siècle; le fond cintré

en briquettes placées en hauteur est d'un effet superbe.

Adjacent à cette pièce, est situé le magnifique escalier précédemment décrit.

Au premier palier, se trouve l'entrée des salons principaux. Le premier d'entre eux est entièrement en boiserie; le plafond même est en bois sculpté et a conservé toutes ses peintures et dorures. La cheminée est d'époque, ainsi que son trumeau.

Le grand salon d'apparat surtout est remarquable. Les boiseries sont particulièrement fines et attribuées au plus grand sculpteur-décorateur de l'époque Louis XVI. Décorant les murs, les papiers de riz d'époque Kien-Lung (famille rose) n'ont pas souffert, la pièce étant protégée du soleil. La cheminée en marbre de Carrare (statuaire) incrusté de jaune de Sienne, a un très joli bas-relief et le travail de perles qui entoure l'âtre est des plus fins. Ces perles sont reliées par un fil qui a été dégagé de la masse, travail extrêmement délicat et fort long.

Le troisième salon (actuellement salle à manger), d'une décoration plus simple et n'ayant pas conservé sa cheminée, contient des salonnets de présentation. Les salles se trouvant au-dessus des remises sont divisées en quatre salonnets de boiseries servant de cadre aux collections.

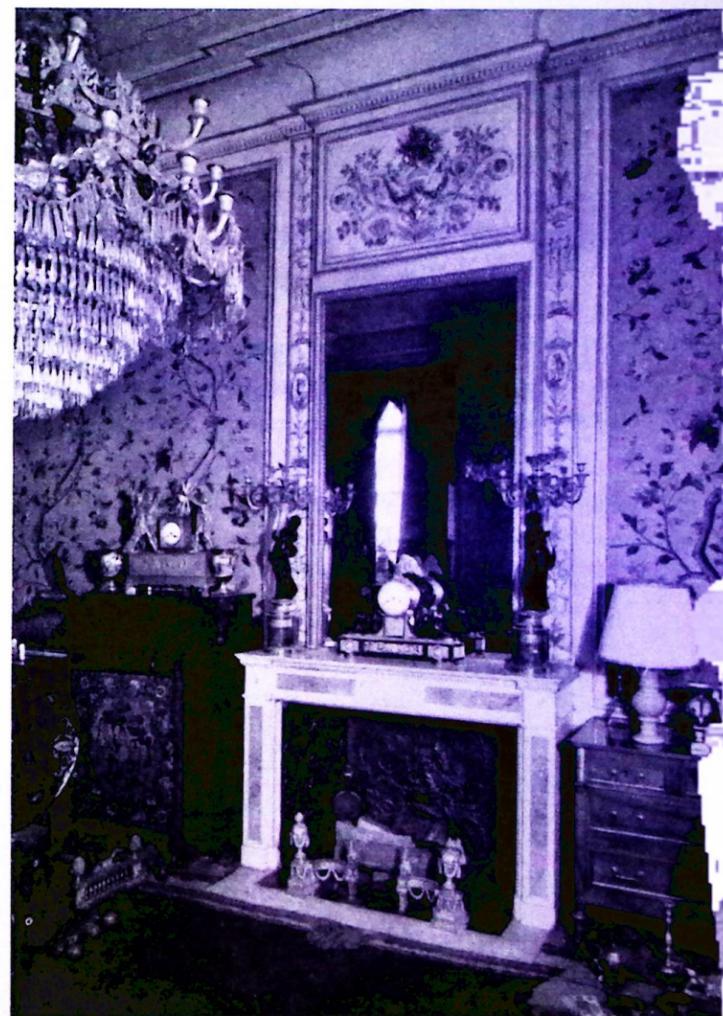
Le premier étage devant a été respecté dans ses proportions, mais la décoration second Empire — de mauvais goût — a été remplacée par une décoration d'époque Louis XV pour la pièce de droite, Louis XVI pour la pièce centrale et Renaissance flamande pour le grand living à gauche.

Vers la cour-jardin, une vaste chambre à coucher a conservé ses placards et sa très belle cheminée d'époque Louis XV avec trumeau en bois sculpté orné d'amours jouant parmi les fleurs.

Le grenier, fort intéressant par son système de charpente en chêne intacte ayant conservé jusqu'à ses chevilles et la charpente de ses fenê-

tres (lucarnes), contient notamment — en son milieu et à claire-voie — une grande porte de maison à pans de bois avec son linteau en accolade et une vraie dentelle de bois sculpté avec fresques, grappes de raisins, animaux fantastiques et un mascarón triangulaire. Un « fenestrage » termine la partie supérieure de cet ensemble gothique prismatique de toute beauté.

La porte donnant accès au grenier est en chêne avec panneaux et très délicates sculptures



BRUXELLES — Hôtel Costermans.
Cheminée en marbre de Carrare, incrusté de
jaune de Sienne.

(Photo Haine)

Notes en marge de l'Opération Musées

Si vous avez participé à cette croisade de la beauté que fut l'Opération Musées, il vous est sûrement arrivé en feuilletant le guide des « Musées en Brabant » d'y lire, sous le titre *MUSEE WIERTZ* : « Ancien atelier du peintre romantique Antoine Wiertz, contenant la plus grande partie de son œuvre notamment « Le Phare de Golgotha », « La belle Rosine », et ses esquisses. Puis, de décider d'aller sur place, rue Vauthier, à Ixelles, pour vous faire une idée de cette œuvre âprement critiquée. Et, votre visite terminée, de vous demander : « Est-ce que j'aime Wiertz ? » ».

AIMEZ-VOUS WIERTZ ?

CELUI qui pose cette question ne sait pas plus aujourd'hui qu'hier comment on y répondra. Mais une chose lui paraît certaine : la réponse — qu'elle soit affirmative ou négative — ne s'embarrasse pas d'explications. *On aime Wiertz ou on ne l'aime pas*. Sympathie et antipathie semblent donc spontanées; partisans et détracteurs du peintre réagiraient selon la tournure de leur esprit et leur jugement serait ainsi purement subjectif.

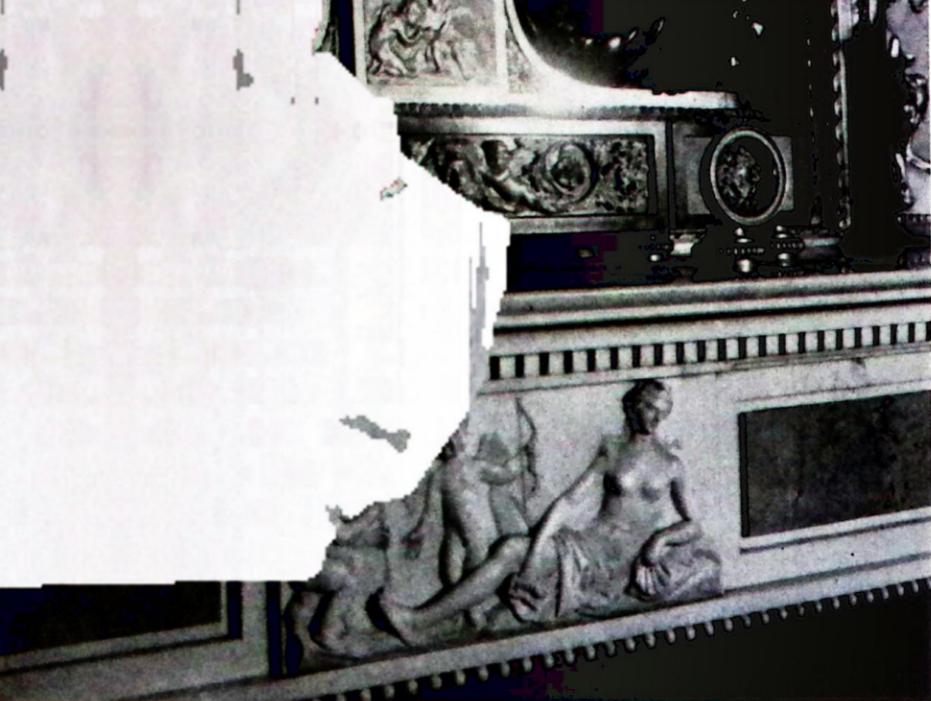
Toutefois, quand ils veulent en prendre la peine, les uns et les autres trouvent des arguments qui militent en faveur de leur opinion. On affirme : « J'aime Wiertz » parce qu'il atteint souvent une allure épique; je respecte le travail de titan qu'il a su accomplir; je suis frappé par son sens de l'élément spectaculaire dans lequel je discerne une conception moderne de l'univers pictural. Ou on déclare : « Je n'aime pas Wiertz ». Je déplore ce goût du fantastique et cette obsession de se mesurer avec Rubens et Michel-Ange, qu'il avait gardée de son séjour à Anvers et en Italie... Et l'on exprime parfois ce regret : « Que n'est-il resté dans la jolie cité mosane où il naquit au commencement du siècle passé ? Pourquoi a-t-il quitté Dinant ? »

Parce qu'il manifesta très tôt (trop tôt peut-être) d'heureuses tendances artistiques ! Il fut, en effet, un petit prodige. On raconte qu'en 1818, le Général de Roisin, en tournée d'inspection dans la province de Namur, vint à remarquer les dessins et sculptures du jeune Wiertz (18 ans). Il sollicita et obtint en faveur de celui-ci un subside du gouvernement. C'est ce subside qui devait permettre au jeune homme de suivre les cours de

POUR AIDER
LES HANDICAPÉS
DU BRABANT

*La Grande
Nuit de l'Espoir*

A L'ATLANTA
A BRUXELLES
LE 27 FÉVRIER
A 21 HEURES



BRUXELLES.
Hôtel Costermans.
Voici, en détail,
le très joli bas-relief
qui orne la cheminée.
(Photo Haine)

gothiques d'époque. Une face de porte du XVIII^e siècle a été accolée à celle-ci pour conserver le style de la partie inférieure du bâtiment.

Ce grenier, aménagé en salle d'exposition, s'étend sur environ 6 mètres de largeur et 20 mètres de longueur. Il renferme de somptueux mobiliers, des lustres en ferronnerie, deux tonneaux de dimensions inhabituelles dont on fera — quelque jour — un bar, des fauteuils majestueux, un coffre espagnol d'époque avec les coquilles de

Compostelle, des tableaux et bien d'autres choses encore... Là, s'attardent des bougeoirs d'argent; ici, de la vaisselle d'étain et deux gros coquillages de la famille des « Cassidae » ayant appartenu à James Ensor...

Cela fait un ensemble feutré, silencieux, plein de charme où l'on croit retrouver l'atmosphère enchantée d'un manoir du temps passé.

GENEVIEVE C. HEMELEERS.



BRUXELLES.
Hôtel Costermans.
Un salon
d'époque Louis XV.
(Photo Haine)

l'Académie d'Anvers, le plongeant dans une atmosphère très différente de celle où s'était écoulée son enfance. Et c'est, en 1832, un Premier Grand Prix de Rome, avec la pension (rondelette pour

l'époque) de 3.600 francs qui devait l'éloigner de sa patrie et faire de lui l'homme extravagant dont l'histoire nous trace l'étrange portrait.

La critique a décelé tour à tour en lui un fou ou un génie. Mais, avec le temps, les jugements ont été revus, on s'est lassé des grandes toiles et Wiertz est aujourd'hui estimé des connaisseurs pour certains de ses portraits. Tant il est vrai que seul l'avenir peut donner des places.

Ces portraits, il les a peints « pour la soupe ». Les toiles immenses, « pour la gloire ». Mais ce sont les premiers qui nous amènent à chanter ses louanges et que nous considérons maintenant comme la partie la plus précieuse de son héritage.

Depuis le moment où ce misanthrope qui — marqué par son époque — avait l'âme d'un philosophe et d'un réformateur, mourut à Ixelles, âgé de 59 ans, sa personnalité a fait couler beaucoup d'encre. Et même l'Académie Royale de Belgique n'a pas hésité à demander « une étude sur la vie et l'œuvre d'Antoine Wiertz ».

C'était en 1953. Il n'y a donc pas si longtemps que les chercheurs furent ainsi invités à percer le mystère d'un caractère, à suivre (à travers ses tableaux et des documents inédits) le cheminement de la pensée d'un peintre qui pourrait aisément passer pour « une sorte de précurseur du surréalisme ».

RENEE FARGE.

HUMELGEM

Terre d'Art et de Culture

HUMELGEM (1) devenue commune de Steenokkerzeel depuis 1811, se présente au visiteur comme une petite réserve naturelle, aussi bucolique que modeste, où dans l'immense étendue des terres de culture est enchâssé un précieux et substantiel témoignage artistique des siècles révolus; la charmante église dont les assises remontent au XI^e siècle ainsi que le donjon de la ferme fortifiée ou *Duifhuys* sont sous la sauvegarde, la première, de la Commission Royale des Monuments et des Sites, comme monument classé; le second, acquis par l'Etat il y a 50 ans, et restauré alors (2), est « théoriquement » sauvé de toute entreprise destructive.

Si l'église, dédiée à sainte Catherine, fait l'objet de soins constants, ce dont nous avons pu nous rendre compte lors de notre récente visite (réparation des toitures, remplacement dans la façade de pierres vétustes, entretien de l'enclos où vient d'avoir lieu la « relève » des peupliers), il n'en est pas de même, et nous le déplorons pour le *Duifhuys*.

Ce magnifique et très rare exemplaire d'architecture militaire du XVI^e siècle (3) dont la fière silhouette se profile anachroniquement sur l'étendue paisible de la plaine environnante, est dans un état de complet abandon, ce qu'attestent extérieurement la déprédation des sous-plombs des fenêtres laissant libre cours aux intempéries, et la caducité du grand portail d'entrée en plein cintre dont l'obturation est faite d'un assemblage approximatif de matériaux de réemploi.

Ce délabrement contraste avec l'ensemble formé par la cure et son mur d'enceinte en pierres



HUMELGEM — Le « Duyfhuis » (architecture militaire du XVI^e s.) et l'église Sainte-Catherine, à l'arrière plan.

(Photo de Sutter)

HUMELGEM — L'église Sainte-Catherine.

(Photo de Sutter)



ANTOINE WIERTZ : « Apotheose de la Reine » Musée Wiertz.

(Cl. Musée d'Art Ancien)



HUMELGEM — A gauche, la cure; à l'arrière plan, une vieille ferme de style espagnol.

(Photo de Sutter)

HUMELGEM — Cette gracieuse chapelle orne le mur d'enceinte de la cure.

(Photo de Sutter)



l'époque sur lesquels l'abbé Opdenbosch, curé de la paroisse, veille avec un soin jaloux et une âme d'artiste. Pour donner accès au local du patronage, joutant la cure, l'abbé Opdenbosch, utilisant des pierres usagées provenant de démolitions, a, tout en le restaurant, percé le mur d'enceinte, d'une porte parfaitement adaptée à l'authenticité du lieu.

Lors de son passage à Humelgem, que le visiteur n'hésite pas à tirer à soi la poignée rigide de la sonnette du presbytère. Répondant à son grêle appel, Monsieur l'abbé Opdenbosch sera heureux d'en faire les honneurs.

Quoique formant un tout avec la ferme et le *Duifhuys*, la cure, de vastes proportions, par une incompréhensible omission n'a pas été assimilée au classement des monuments précités — omission regrettable étant donné la valeur d'époque et l'importance des bâtiments sans compter l'étendue du jardin, véritable « Paradou », aux recoins mystérieux à demi-sauvages; les fleurs y dispensent leurs parfums et les arbres aux rameaux alourdis y laissent pendre leurs fruits dans les herbes folles. Un vénérable mûrier a pris la grâce des courbes d'un petit temple baroque à qui il semble indissolublement uni.

Monsieur le curé Opdenbosch, qui aime les vieilles pierres, vient d'aménager, avec l'aide d'artisans et des moyens de fortune, l'angle tronqué, par une récente expropriation aux fins utilitaires, du mur d'enceinte qui clôt vers l'arrière l'aire de la cure.

À présent, une gracieuse et charmante chapelle inspirée par des documents d'époque affronte l'espace dénudé du défunt enclos boisé de la Warande, ancienne propriété moniale que Monsieur le curé van der Hulst avait espéré sauver grâce à une donation à la fabrique d'église, avec stipulation expresse que la situation historique du site serait à jamais respectée; Monsieur le curé van der Hulst disparu, le terrain, en dépit de promesses formelles, fut vendu et exploité par son propriétaire, un financier, qui par esprit de

lucre, le mit à nu jusqu'à son dernier buisson.

Aujourd'hui, un nouveau plan plane sur la contrée et sur ses terres vouées, jusqu'à présent, à la grande culture.

La vie moderne la menace par l'air comme elle l'a déjà fait par la route. Dès à présent une nouvelle piste d'envol de l'aéroport de Bruxelles-National borde la route de Nossegem et l'Etat envoie des émissaires chargés de négocier d'autres expropriations...

Déjà des avions vrombissent à faible altitude, menaçant les antiques vestiges (4) et troublent l'innocence du site qui paisiblement reposait dans la paix des champs.

L'aliénation par ces expropriations de vastes superficies de terres va léser une catégorie d'agriculteurs qui se sont spécialisés dans la culture de *witloof*: la région s'y prête admirablement tant au point de vue de la composition du sol que l'étendue des terres disponibles indispensables à cette entreprise qui nécessite, à chaque culture, un terrain nouveau.

Incidemment penchés sur ce problème, il nous semble opportun d'initier les innombrables consommateurs de *witloof* ou « chicons » aux soins que demande ce légume de classe internationale aux spécialistes qui en ont entrepris la culture (5).

D'après les dires des vieux producteurs, le chicon aurait fait son apparition vers 1870. Un fils de maraîcher, Monsieur De Koster, travaillant comme jardinier au Jardin Botanique, aurait rapporté la première semence de racines à chicons et en fit la culture en l'améliorant. La première culture fut réalisée par les maraîchers de la Vallée du Josaphat (un petit cours d'eau qui avait sa source au Parc Josaphat qui descendait jusqu'à la chaussée de Vilvorde).

Tous ces cultivateurs furent expropriés pour les agrandissements de la commune de Schaerbeek et s'installèrent à Evere et Haren. Maintenant, le centre principal de la culture est situé dans le triangle Bruxelles, Louvain, Malines. En



STEENOKKERZEEL - HUMELGEM — Porte de la Gilde de Saint-Sébastien, petit joyau de style LouisXV.

(Photo de Sutter)

STEENOKKERZEEL — Le château de Ham, dont la toiture aux clochers effilés a été rasée lors de la dernière guerre.

(Photo de Sutter)



pays flamand on trouve encore des cultures aux environs de Zottegem, Burst et Meerelbeke-lez-Gand.

En Wallonie, on en rencontre à Saint-Symphorien, près de Mons.

En France, dans le Nord, aux environs de Nurbu, il y a environ 80 producteurs : entre le Bourget et la Patte de Gonesse est installée une très grande exploitation moderne; presque toutes ces cultures sont exploitées par des Belges.

Au début, les cultures étaient recouvertes de fumier lourd, utilisé comme source de chaleur.

Puis a commencé le forçage par chauffage à air chaud, distribué par des tuyaux en grès qui, dans la suite, ont été remplacés par des tuyaux

en galvanisé, pour adopter enfin le chauffage à eau chaude à thermosyphon, genre de chauffage central qui est encore employé de nos jours.

C'est le terrain argileux qui se prête le mieux à la culture des racines (en principe tous les terrains qui conviennent à la culture des céréales) car il donne le meilleur rendement : si la terre est trop légère, toute la force de la racine se convertit en verdure, ce qui est à l'opposé du but même de la culture qui est d'obtenir une forte racine avec le moins de verdure possible en vue du forçage.

La racine demande, à chaque culture, une terre nouvelle, c'est-à-dire que l'on ne peut pas ensemercer la même parcelle deux années consécutives; c'est pour cette raison que les cultivateurs de chicons ne louent de terre que pour une récolte chez les grands fermiers, producteurs de céréales.

L'ensemencement se fait au mois de mai ou juin; certains spécialistes de la culture hâtive sèment fin avril. L'opération se fait à la machine poussée à la main sur des rangées écartées de 25 centimètres. Dès que les pousses sont sorties de dix centimètres de terre, on le nettoie et on les met en place, c'est-à-dire à dix centimètres l'une de l'autre. Quand la verdure a atteint à nouveau dix centimètres de hauteur, on les nettoie pour la seconde fois, ensuite la culture ne requiert plus de soins jusqu'à la récolte.

La récolte se fait, en théorie, du 1^{er} septembre au 1^{er} novembre.

Les spécialistes de la culture hâtive récoltent déjà au début d'août, tandis que ceux de la culture tardive récoltent jusqu'à fin décembre.

L'arrachage se fait avec une petite charue à simple couteau par traction chevaline; on traite une rangée à la fois tandis que les « tireurs » qui suivent, les extraient et les jettent par rangées sur le champ.

Par après, quand la racine est un peu desséchée les coupeurs coupent la verdure à environ un centimètre et demi de la tête, de façon qu'il reste sur la racine une tête de verdure; c'est cette tête qui repasse au forçage.

Après, les racines sont rentrées dans les jardins de cultures de chicons. La terre à chicons est une terre maraîchère de préférence sablonneuse et pas trop grasse mais très saine, ce qui a une très grande importance pour obtenir le moins de déchets possibles à la récolte.

Les racines sont alors placées presque verticalement dans les couches séparées par un peu de terre, la tête de la racine à fleur du niveau du jardin.

Les couches ont généralement 80 centimètres de largeur sur 8 mètres de longueur, et accouplées. Quand les couches sont faites, on remet sur les racines, en les couvrant de 10 centimètres environ, la terre qu'on avait enlevée.

Il reste ensuite à déterminer le moment du forçage de la racine.

Pour procéder à celui-ci on creuse sur les pourtours des deux couches une tranchée très étroite, au début d'une profondeur d'environ 30 centimètres, pour arriver à la fin à 10 centimètres. On y place alors le double cadre des tuyaux de chauffage et on referme les tranchées après avoir placé, à la tête des deux couches, le tuyau-mère de la chaudière.

On recouvre ensuite les deux couches avec de la paille, elle-même protégée par des tôles ou des carrés de planches pour que le tout soit à l'abri de la pluie et du gel.

On commence par chauffer deux jours et deux nuits, puis on laisse éteindre pour recommencer de chauffer de deux en deux jours en ayant soin d'ouvrir les recouvrements après chaque poussée de chauffage

pour évacuer les buées de vapeur qui pourraient asphyxier les chicons.

Après quinze jours à trois semaines, la récolte peut être faite. On ne peut pas se fier de façon absolue sur les données d'élévation de chauffage, car elles varient selon que le temps est doux ou au gel : un thermomètre est planté dans chaque couche afin de pouvoir vérifier la chaleur obtenue.

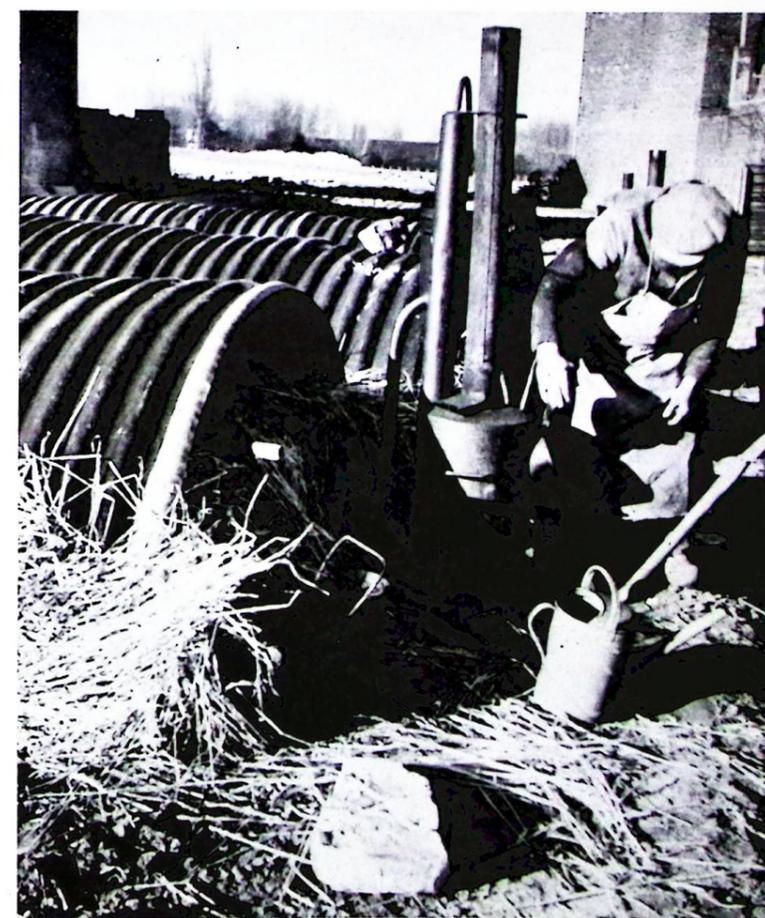
Tout l'art de la culture réside dans la bonne distribution du chauffage; le chauffage doit être suffisant pour la formation du chicon, car un chauffage excessif brûle les chicons.

C'est à la manière de chauffer que l'on reconnaît le spécialiste.



HUMELGEM — La culture de la chicorée.

(Photo de Sutter)



HUMELGEM — Culture de la chicorée. Forçage par chauffage à air chaud.

(Photo de Sutter)

Quand les chicons sont à maturité on les enlève à l'aide d'une petite fourche spéciale; on prend la racine dans une main, le chicon dans l'autre et, d'un coup sec, on les sépare.

On les rentre dans des paniers, puis les femmes les nettoient et les placent dans de simples caisses.

Ensuite, des *emballeurs* spécialisés les trient et les emballent d'après le voyage que les chicons doivent faire, soit qu'ils restent dans le pays, soit qu'ils sont expédiés à l'étranger.

Les plus gros clients sont : la France, la Hollande, la Suisse, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, l'Amérique, le Maroc et le Congo belge...



HUMELGEM — Culture de la chicorée. Ce producteur enlève les chicons à l'aide d'une petite fourche spéciale.

(Photo de Sutter)

Ainsi avons-nous sous les yeux un nouvel exemple de la générosité de la terre belge à la fois prodigue des vestiges du passé dont les fondements séculaires rejoignent les racines de ses fertiles sillons.

M. BRUNFAUT,
Membre des Amis de la Commission Royale
des Monuments et des Sites.

(1) Au cours des siècles l'actuel Humelgem subit de nombreux changements d'orthographe : Humelegem en 1154; Humlemghem en 1242; Humelreghem en 1298; Umbleghem et Emblegem au XIV^e s.; Humelghem en 1506; on écrivit encore Umlecum et même Imelcum et Imelcom (1930). Actuellement, les dernières réformes de la linguistique flamande en ont fait Humelgem.

(2) Cette restauration, œuvre des architectes Hankar et van Nooten, ne recueille pas l'adhésion de tous, la voici, jugée par un archéologue : « altier et coquet », le petit édifice nous apparaît dans toute l'acception du terme « remis à neuf ».

Des blanches assises de pierre équarries et appareillées le plus géométriquement du monde, couronnent les rustiques moëllons bruns remplaçant les manquants, et, au-dessous, les vieilles gargouilles attenantes en semblent toutes honteuses.

(3) Seule en Brabant une ancienne ferme située à Poddegem près de Grimbergen, aux allures de forteresse, présente une semblable construction; on peut voir s'y profiler ainsi qu'à Humelgem les pignons à gradins d'un ancien pigeonnier. La base de ce petit monument, quoique moins important que le Duifhuys de Humelgem, est percée de portes qui donnaient autrefois accès à la cour de la ferme et est d'époque fort ancienne.

Ce rare et antique petit édifice qui semble n'avoir jamais suscité l'intérêt de la Commission des Monuments et des Sites a été miraculeusement sauvé de la destruction lors d'une récente mise en vente locale, par son nouveau propriétaire qui a restauré la partie la plus vénérable du bâtiment en respectant les silhouettes caractéristiques du pigeonnier et du donjon et l'a ensuite incorporé, lors de l'aménagement très réussi des anciennes dépendances en maison d'habitation, dans son domaine, où chacun de la route, peut l'admirer à loisir.

(4) En plus des édifices dont il a été question, une charmante ferme à pignons espagnols, en face de la cure, provisoirement protégée, quelques fermes typiques et, non loin, la porte de la gilde de Saint Sébastien, petit joyau de style Louis XV, érigé par les soins de la comtesse Groesbec de Croix.

Nous croyons intéressant de signaler encore le château historique de Steenockerzeel dont la toiture aux clochers effilés a été rasée lors de la dernière guerre sur l'ordre des Allemands. Se mirant dans les eaux calmes qui l'entourent il fait figure aujourd'hui d'une ruine romantique qui, nous l'espérons, sera entretenue et conservée.

(5) Une précieuse documentation nous a été fournie par M. Georges Putmans.

Février aux deux visages

Champs zébrés par endroits de filets de gel bleu,
Coteaux luisants de givre et vallons pleins de brume,
Villages calfeutrés, cheminées qui fument :
Février, en Brabant, est un vrai camaïeu.

Sous l'écorce d'hiver, la sève printanière
Prépare à temps perdu ses bourgeons et ses fleurs.
A midi, le soleil entr'ouvre avec douceur
La coquille de froid enrobant l'atmosphère.

Il suffit de ce bref et réticent signal
Pour que l'homme, déjà, prépare sa semence
Et sente des fourmis l'inciter à la danse
Qu'inaugure, en riant, le prince Carnaval.

Voyez-le, brandissant l'espoir comme un emblème,
Envahir les cités du vieux pays roman
Puis s'en aller vers Hal et Diest en se moquant
De l'ennuyeux hiver et de l'aigre carême.

Sous son masque d'emprunt, son faux-nez ou son loup,
Le printemps participe à l'allègre cortège
Et, sous ses pas légers, on voit fondre la neige
Et l'herbe se remettre à verdir tout-à-coup.

JOSEPH DELMELLE.



GAASBEEK.

(Photo de Sutter)



MORSAINT — La vallée du Train dans la direction de Biez.

(Photo Ooms)

DE GREZ A COURT-SAINT-ETIENNE PAR LE TRAIN ET L'ORNE

PAR le Train ! Le Train qui s'écrit avec une majuscule, ce n'est pas le train de la Société des Chemins de fer. C'est une agréable rivière qui n'a pas plus qu'une douzaine de kilomètres, naissant à Corroy-le-Grand et se jetant dans la Dyle, non loin de Florival. Le nom Train est une énigme, nous avons consulté plusieurs ouvrages à ce sujet, mais aucun ne nous en donne une explication. En tout cas, la rivière s'en va de son petit train à travers une jolie vallée qu'il faut parcourir à la bonne saison.

Il y a quelques années un promeneur demanda à Gistoux, la route vers Grez. On lui dit : « Suivez le Train ». Et notre promeneur suivit le

petit chemin de fer le plus fidèlement possible et alla s'égarer du côté de Jodoigne !

Quant à l'Orne, c'est la rivière de Cortil, Chastre, Mont-Saint-Guibert et Court-Saint-Etienne et qu'il ne faut pas confondre avec l'Orneau, rivière de Gembloux, Mazy et de la grotte de Spy.

La route que nous allons parcourir pourrait, si elle était en bon état, être une route touristique qui désencombrerait quatre grand'routes brabançonnaises. Partant de la route Wavre-Jodoigne, elle coupe celle de Wavre à Perwez, celle de Wavre à Gembloux et rejoint la route de la Dyle. Malheureusement, à part quelques tronçons en bon état, cette voie est tellement mauvaise en

HEZE — Ce pittoresque coin brabançon ne peut-il rivaliser avec certains des Ardennes belges ?

(Photo Ooms)



certaines endroits qu'il ne faut pas la parcourir en auto ou gare aux ressortis ! Nous irons donc, sans nous presser, à vélo ou à pied.

Grez, qu'il ne faut pas confondre avec Doiceau, sera notre point de départ. C'est un gros bourg à qui on décerna, en 1912, un prix de propreté; il n'a pas démerité depuis. Grez se trouve au confluent du Train, du ruisseau de Hèze et celui de Piétrebais. Grez était le pays de la craie; Galéotte y a découvert près de cent fossiles différents. Nous nous souvenons des marchands de craie qui la portaient dans des hottes, venaient dans nos villages vendre aux écoles les gros morceaux de craie carrée.

La commune s'étend de l'ouest à l'est sur une longueur de huit kilomètres depuis le plateau de la chapelle du Cheneau à Longueville jusqu'à Laurensart au pied du plateau où est perché le village flamand d'Ottembourg. Vers le sud, par le bois de Bercuit il lance une languette de son territoire jusque près de la route de Wavre à Perwez.

Il ne faut pas manquer d'y visiter le beau château de Piétrebais-en-Grez arrosé par le ruisseau de Piétrebais. C'est une superbe demeure seigneuriale peuplée de souvenirs, joyau de la vallée, encadré de massifs de verdure et rafraîchi par de belles pièces d'eau.

Les beaux sites sont nombreux aux environs. On y accède, soit par le bois de Beausart vers l'aérodrome de Beauvechain, soit par la Jusylve, vers Piétrebais, soit par les collines de Centry près du bois de Bercuit. Partout les vues panoramiques sont superbes, mais celle qu'a décrit Cosyn dans le *Brabant Inconnu* est la plus remarquable.

« Du coteau du Bois de Rois, tel un Eden verdoyant, on voit se déployer un vaste cirque de collines boisées longeant le Train, depuis Bonlez jusque Archennes et Bossut-Gottechain, Grez et Biez se présentent admirablement à l'avant-plan. Ce merveilleux décor vu par une belle journée d'août, riche en lumière, est merveilleux de lignes et de couleurs. Le soir, dans l'eau sereine, des lueurs pâles colorent l'horizon, le calme n'est troublé que par le murmure des grands bois entourant la jolie bourgade brabançonne, fille du Train. »

Nous y visiterons aussi l'église, dont la tour est romane et, au pied de laquelle se dresse le



BIEZ — Moulin à eau.

(Photo de Sutter)

monument des vingt-quatre patriotes qui, comme volontaires, participèrent à la libération de 1830.

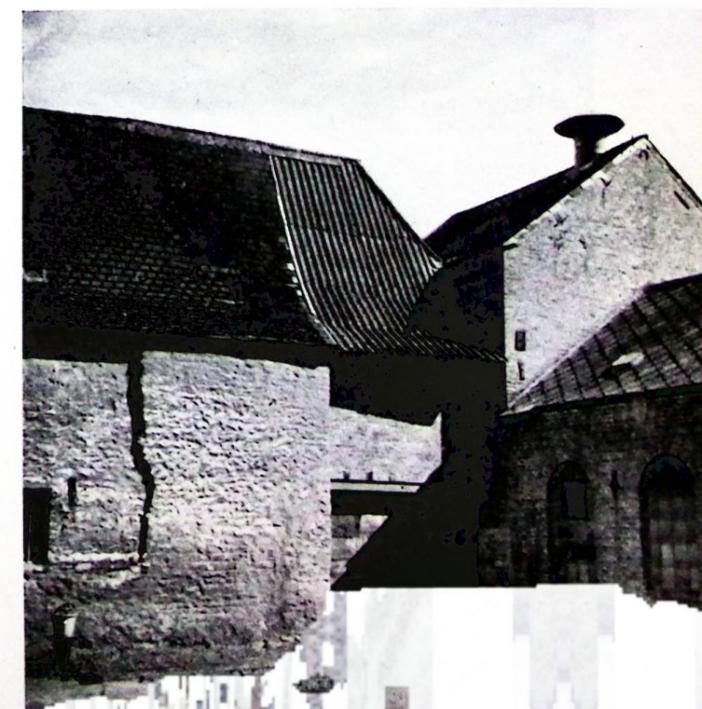
Le nom Grez proviendrait de grès, le terme flamand Graven n'est guère employé. Ne pas confondre Grez et Doiceau. Doiceau est une section à l'ouest, à plusieurs kilomètres de Grez.

Nous quittons Grez (1) à regret par le Train qui s'y étale majestueusement en un canal genre hollandais, entre deux files d'arbres, une route et un sentier.

Une route et un sentier en pente raide mène au petit village de Biez, bâti sur une colline

GREZ — Le château entouré de douves.

(Photo Ooms)

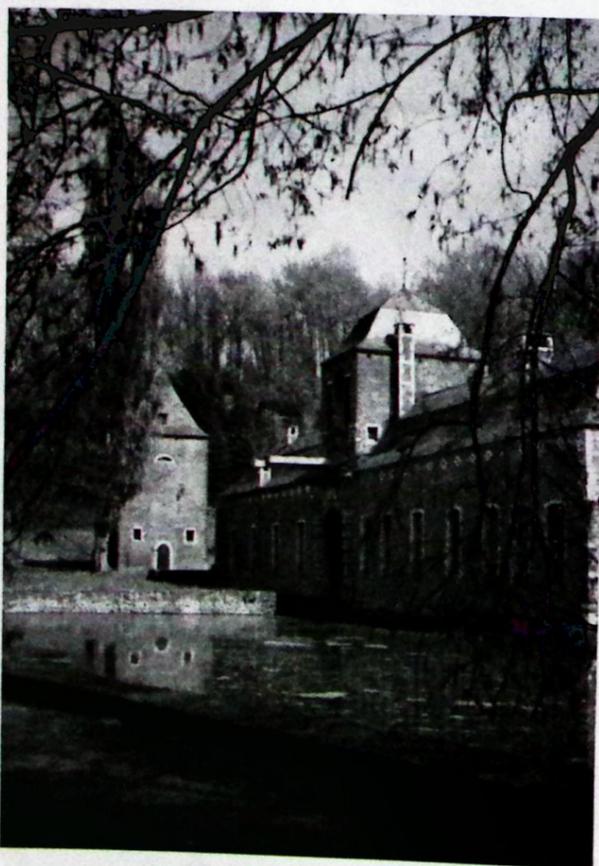




BONLEZ — Les méandres du Train.

(Photo Ooms)

escarpée, au bas il y a 55 mètres, en haut 163. Son églisette domine la région. De son clocher



BONLEZ — Le château.

(Photo Ooms)

on m'a dit que l'on apercevait Louvain par dessus les bois de Meerdaal et d'Héverlée.

Quand le vieux tram poussif contournait la colline de Biez, soufflant pour atteindre les hauteurs, le spectacle était des plus agréables.

Voici le vieux moulin de Pirroy, un bon tronçon de route bordée d'arbres. Sur la rive gauche du Train, un gouffre profond, ancienne carrière, vers les bois, à l'ouest, on aurait découvert des restes romains, voire même une ville.

Nous arrivons à Morsaint où nous traversons le Train et, à travers les prés, par un sentier en pente douce nous regagnons la route de Bonlez.

Quelques belles fermes, puis l'ancienne filature, devenue pension de famille, où le ry de Glabais vient terminer son cours. Plus loin, à gauche, passant en face du château de Bonlez, une route conduit à la ferme du Fort des Voiles, puis, à travers bois, c'est une promenade réellement belle vers Longueville, à faire par temps bien sec, bien entendu. Vers le nord émerge, par dessus les bois, les tourelles de la ferme de Grand Sart.

Revenons au château de Bonlez que l'on ne peut pas visiter, pas plus que son parc.

« Le château du village est situé à un kilomètre du village, à Bas-Bonlez. On y arrivait par une large et majestueuse avenue. L'aile septentrionale, placée en retour d'équerre, et de loin la plus curieuse, se reflète dans un étang encadré

de fleurs et de bosquets, tout est rehaussée par une tour trapue, dont la porte, autrefois précédée du pont-levis, est couronnée d'armoiries et

(1696) et, sous la domination française, il est renseigné par Oudiette comme un des plus remarquables du département de la Dyle.



BONLEZ — Le moulin du château.

(Photo Ooms)

porte la date 1665. C'est certainement un des plus vastes châteaux de nos régions.» (Desneux : *Brabant Wallon.*)

Il figure déjà dans l'ouvrage de Le Roy

Montées et descentes se succèdent. Bouts de bons, bouts de mauvais pavés et nous voilà à l'églisette de Bonlez qu'entoure un cimetière surélevé.

Cosyn en ces termes décrit le cimetière de Bonlez : « Celui-ci m'a rappelé le paisible asile avec des croix de bois noires, penchées en avant, en arrière, à droite, à gauche, terrassées par les bourrasques, croix misérables qui semblent continuer le geignant pèlerinage de ceux dont elles marquent la définitive étape de la vie et dont parle Hubert Stiernet dans son livre « *Histoires Hantées* », plein de pages si savoureuses. »

Une route vers la ferme de l'Herbe, puis

Les maisonnettes s'éparpillent sans ordre le long des jardins et des prés; à gauche, la côte s'élève rudement dans les bois et les buissons. Une cabine électrique et, en face, un chemin sableux nous hisse vers un groupe varié de charmantes villas. Plus loin, à droite, une route dévalle en lacets vers la route de Wavre. Gistoux a-t-elle voulu se payer le luxe d'une route alpestre ?

Si les restes affreux de l'ancienne linière

au début de l'automne. Si vous aimez les souvenirs de l'âge romain, vous y verrez presque partout des tumulus, des retranchements qui défendirent la région. Aucun bruit ne vous troublera sauf l'écreuil qui monte en vitesse sur les hêtres et les sapins, parfois un chevreuil qui, en s'enfuyant, casse avec un bruit sec les branches de bois mort qui couvrent le sol, partout des oiseaux qui ont choisi ces bois comme refuge assuré. En été, vous y trouverez des petites fraises savoureuses,

inoubliable dont la commune de Gistoux devrait en faciliter l'accès.

Voici Oequière, un vallon en pente douce monte vers Vieusart, vers les drèves majestueuses qui sillonnent les campagnes.

Ensuite, voilà, d'un côté, les anciennes maisons de Manil Pré, de l'autre côté des villas modernes, se suivent dans les bois. La route, qui n'est pas fameuse, tourne et se retourne. Dans un tournant brusque, un monument en pierre est



DION-LE-MONT.

(Photo Ooms)



MONT-SAINT-GUIBERT.

(Photo Ooms)

Fontenelle-sous-Grez, puis les Quatre Carrés sur la route de Wavre d'où l'on a une vue superbe sur l'église cintrant le village de Dion-le-Mont.

Un bout de route asphaltée à travers le vallon qui s'élargit et devient moins sauvage et plus lumineux. Il y aurait, m'a-t-on dit, des restes romains dans les campagnes voisines.

Un pont, et nous traversons le Train qui coule dans un profond ravin boisé. Les territoires de trois communes convergent à peu près en cet endroit : Bonlez, Dion-le-Mont et Gistoux.

Une courte mais rude montée sur un pavé préhistorique, nous amène à Inchebroux.

Inchebroux, nom bizarre (2). Quelqu'un de l'endroit, à qui nous en demandons la signification, nous répondit ceci en souriant : « *Di Phiviè-re, on est todi din les broux* », ce qui signifie : en hiver on est toujours dans la boue.

pouvaient disparaître, on pourrait dire que tout est beau à Gistoux. Partout des bois magnifiques et variés, des coteaux sableux colorés selon les saisons par les genêts et les bruyères, de frais ruisseaux où les roseaux aux fleurs violettes sous le souffle du vent, crissent dans le silence des marais.

On passe en face de l'église de Gistoux qui n'a que quelques objets dignes d'intérêt. Son architecture banale, comme beaucoup d'églises du Brabant Wallon, contraste avec celle de Chaumont véritable bijou d'art.

Les hauteurs, sur les deux rives du Train sont couronnées des grands bois : bois de Bercuit, de Chaumont, de l'Etoile, du Grand Sart, de Glabais... Y aller en vélo serait presque faire de l'acrobatie, tant les chemins sont accidentés. Allez-y à pied, sans vous presser, ces bois sont féériques

ses, des myrtilles et des framboises sauvages, en automne, des faines qui, parfois, tombent en pluie des hêtres élevés.

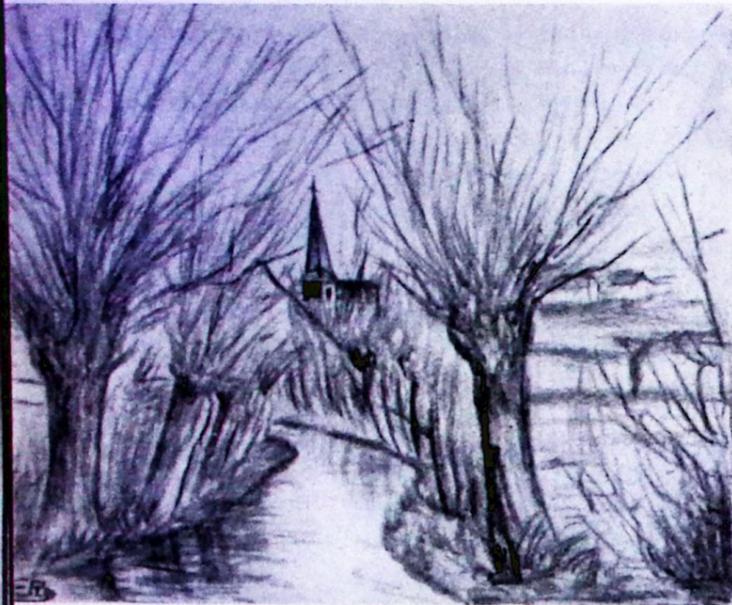
Quittons la route lorsque la voie de l'ancien tram tourne vers Corroy-le-Grand.

C'est un endroit charmant que celui de Blocquia. Les arbres ont poussé si drus que l'on n'y aperçoit qu'un peu de ciel. Les nombreuses cressonnières aux tons glauques n'en altèrent nullement le site. A gauche, un vallon s'ouvre vers un chapelet d'étangs où flottent les nénuphars, des marais peuplés de la gent aquatique, le tout encadré de collines sombres et élevées. Il est difficile d'atteindre le site des Sept Sources où un chemin antique passe à gué le frais ruisseau au pied d'une colline abrupte parsemée de gros blocs de grès ferrugineux. Oh ! le joli site

élevé à la mémoire de M. Lotin, brasseur à Cortil, qui, en cet endroit sauvage fût lâchement assassiné par les tueurs au service des Allemands !

Une côte rude nous amène à Corroy-le-Grand. Cette particule Grand donné à une petite commune pittoresque nous la fait distinguer de Corroy-le-Château, près de Gembloux, dont le château magnifique mérite à ce village le déterminatif qu'on lui a donné. Une métairie, puis une ancienne ferme, un chemin moderne et nous voilà au centre de Corroy.

Le Train et son petit affluent le Piar ont leur source à Corroy. L'église se trouve à l'extrémité méridionale de l'agglomération tandis qu'au sommet, sur une colline verte, un château semble veiller sur le vallon, mais il n'a plus rien de menaçant.



La Thyle arrivant à Court-Saint-Etienne.

(Dessin E. Bourguignon)

L'église Saint-Etienne date de 1775. Cette église vue d'en bas, présente très bien. Son clocher n'est pas ordinaire. Les cloches y ont un son harmonieux et les horloges semblent, par leur son agréable nous faire passer le temps sans trop de regret. L'église a un bon tableau dans le chœur et un monument rappelant le souvenir des seigneurs de Vieusart. Cette église semble vaste pour une petite paroisse mais il faut savoir qu'elle servait pour Vieusart qui, jadis, n'avait qu'une petite chapelle castrale.

Corroy est un village plein d'imprévu, d'aspect légèrement Ardennais. On n'y voit plus guère de vieilles maisons. Fait courant dans cette région, les vestiges gallo-romains abondent sur son territoire. En 1862, on a découvert une tombe renfermant un mobilier funéraire important dont une remarquable et rare coupe de verre.

Nous montons vers le plateau qui sépare le Train de l'Orne.

Une élévation peu apparente du sol, c'est un tumulus romain, puis le flambant château d'eau. Beau coup d'œil vers le Laid Burgniaux à Vieusart, les bois vers Wavre et la vallée du Train que nous avons parcourue. Une maison isolée où, sur une butte peut-être romaine, il y avait jadis un moulin à vent. Vers l'est, à un kilomètre, le mou-

lin de Saint-Martin dont les ailes ne tournent plus, l'une d'elles est d'ailleurs en mauvais état.

Corbais est là devant nous. Nous résumons brièvement ici ce qu'on peut y voir car nous avons donné, dans le numéro 10 de cette revue 1959 une description de ce petit village du Brabant Wallon.

Passé l'ancienne ferme du Beau Logis, une petite rue descend vers la Tour des Sarrasins et l'église où il y a quelques pierres tombales curieuses, puis c'est la belle ferme-château (1618) toute blanche, puis c'est la route dite européenne n° 4 mais en bien mauvais état aujourd'hui: il faut la traverser avec une prudence extrême.

La nouvelle route moderne de Corbais à Mont-Saint-Guibert nous fait oublier les pavés affreux de Gistoux et de Corroy. Montons vers *Les Plops* (les peupliers) où passait jadis le chemin de Namur à Bruxelles. Une maison isolée, le Bailly, puis le sommet de la côte du Tienne au Cwachi (tienne: côte, cwachi: coupé). De là on aperçoit une grande partie de la vallée de l'Orne, le plateau du Chenois, ses bois, son château, les campagnes immenses vers Nil, Walhain, bois de Buis et Gembloux.

Le ravin de la Fontaine aux Corbeaux est traversé par un haut remblai, vers le nord, vaste isolée, d'un calme absolu, en haut la Ferme de la Grange à la Dîme, d'où l'on découvre un vaste panorama sur la région, et près de laquelle sont les grandes exploitations de sable. C'est ensuite le bois de Bechines dont il ne reste presque plus que les lisières. Ce bois a été abattu pour l'extraction d'immenses quantités de sable. On y a rencontré de nombreux gîtes de silex des âges primitifs. Aujourd'hui, des villas y poussent comme des champignons; un village nouveau se forme, là où il n'y a pas très longtemps il n'y avait qu'une petite ferme.

Nous voici à la gare de Mont-Saint-Guibert. Du beau pont des Trois Burettes, dont les habitants du bourg sont fiers, on a un très beau point de vue vers la Dyle, Beurieux et la direction de Genappe.

A peine sorti de la gare, on jouit d'un premier coup d'œil sur la villette dont les maisons, accrochées au flanc de la vallée, semblent dégringoler du pont des Trois Burettes jusqu'à l'Orne qui contourne l'église (3) et longe le beau domaine de Bierbais, dont les frondaisons épaisses

du parc, le château et les piliers d'eau apparaissent au fond de la vallée. L'église s'élève à la pointe d'un promontoire rocheux où se trouvait, croit-on, une forteresse ou un château.

Mont-Saint-Guibert est formé principalement d'une longue rue souvent étroite et tortueuse, à laquelle se ramifie une série de venelles en pente. A peine, le sable du mont peut-il porter seul la grand'rue, tant il est étroit. Une ruelle conduit à la Demi-Lune et aux Papeteries qui ont une cheminée haute de 105 mètres, une autre, très étroite, au Perron en pierre. D'autres s'en vont en pentes raides vers le fond du vallon. L'une, la rue des Vignes, où il y eut des vignobles. A mi-chemin en allant vers l'église, une ancienne construction massive; c'est le presbytère, dont une ancienne porte d'entrée est surmontée d'une pierre armoriée très ancienne. Saint Guibert de Gembloux est le patron de l'église qui fut bâtie en 1792-1793. Cette église est peu remarquable, elle renferme un tableau attribué à Erasme Quellyn.

De Mont-Saint-Guibert à Court-Saint-Etienne il y a environ quatre kilomètres et demi. La route ne quitte presque pas la vallée de l'Orne. Celle-ci n'est pas aussi sauvage que celle du Train, néanmoins elle est assez bien boisée. En la descendant on passe à Vivier-le-Duc, en face de l'Institut Saint-Guibert; puis, divers terrains se succèdent: quartzites verdâtres ou bleuâtres, les schistes et les phyllades aimantifères, les quartzites bleus. En dehors de la vallée, les plateaux sont formés de limon hesbayen recouvrant les sables bruxelliens. La carte géologique indique des gîtes fossilifères en plusieurs endroits.

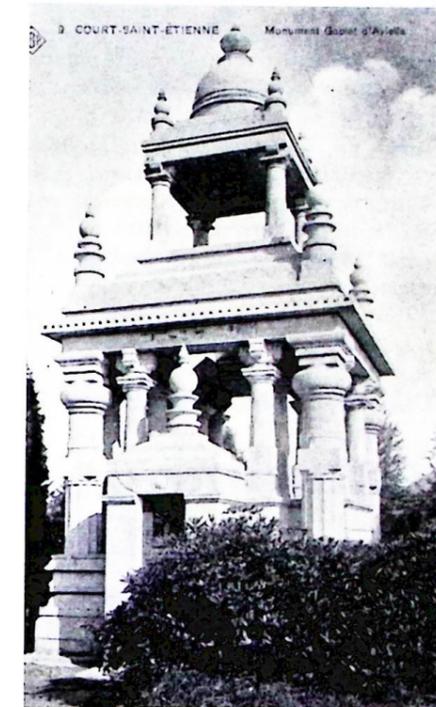
A Beurieux (en wallon Biéry, beau ruisseau) il y a quelques vieilles fermes et des hauteurs qui couronnent ce village il y a de beaux points de vue. Celui de la Quenique est particulièrement remarquable.

Court-Saint-Etienne a été décrit dans des articles précédents, c'est pourquoi nous nous bornerons ici à rappeler les choses à y voir: l'église, le château et son parc, le monument funéraire Goblet dans le cimetière, les monuments dans la rue qui s'en va vers la gare: monument Goblet, monument français, celui aux combattants des guerres, le beau monument Henricot, fondateur des usines de Court-Saint-Etienne.

Nous terminons en signalant les trois vallées remarquables creusées dans le sol de Court: celle

de la Dyle, celle de l'Orne, celle de la Thyle et les beaux bois où l'on peut faire des promenades qui nous laisseront un des meilleurs souvenirs.

E. BOURGUIGNON.



COURT-SAINT-ETIENNE.
Monument Goblet d'Aviella.

(1) Du beau livre de Van Neck, 1830 (page 86), nous détachons le récit suivant: «A la tête d'une troupe de combattants liégeois, il (Charles Rogier) passant près du château de Grez, habité par le prince de Looz qui professait des idées orangistes avancées. Le fils du prince chassait dans les prés voisins lorsqu'il aperçut la petite troupe qui suivait le chemin de Grez. Il mit en joue Charles Rogier qui était à cheval et voulut tirer. Son garde Toussaint Marique abattit l'arme.

Quand le groupe fut à une certaine distance, le garde alla déposer sa casquette sur un buisson, près de l'endroit où Rogier avait passé et invita le prince à tirer. La casquette fut criblée».

(2) Une liste des noms bizarres rencontrés dans la région pourrait amuser le lecteur: la voici: Ocquière, Bloquia, Coquewuse, Bouly, Chauquettes, la Gatte, Grippe-lotte, Alloux, Centry, Morsaint, Bimebaume...

(3) Du pont des 3 Burettes à l'Orne, distance assez courte, la pente y est de 60 m de dénivellation. C'est avec exagération, sans doute, que le Général La Marque compara les hauteurs de Mont-Saint-Guibert aux contreforts des Alpes. En tout cas, en 1815, l'armée prussienne en retraite vers Wavre, y rencontra de sérieuses difficultés.

Le «touriste du week-end», entraîné par le démon de la vitesse et la hantise de l'espace à dévorer, n'a plus le temps de s'intéresser aux choses de chez nous, moins encore aux curiosités.

Ce n'est pourtant pas la documentation qui fait défaut, ni les services spécialisés prêts à la lui prodiguer.

Malheureusement, déjà, des guides écrits sont eux aussi pris du même mal et les itinéraires en style télégraphique ne mentionnent plus que les monuments et les sites qu'on peut voir, pour ne pas dire happer au passage.

Voyageur du dimanche, si tu te mets en route dans cette intention, les relations qui suivent ne peuvent t'intéresser, car, cramponné au volant de ton bolide, tu ne les apercevras pas.

Il serait cependant grand dommage de l'en désintéresser...

Souvenirs d'un exilé célèbre,

Le dauphin de France, futur Louis XI

à Genappe, à Hal, à Grammont et à Bonne-Espérance

EN Brabant, sur la grand'route Bruxelles-Charleroi (à 27 km de la capitale), dans la vallée de la Dyle, dont les abords atteignent l'altitude de 170 mètres, point culminant du Brabant, nous rencontrons Genappe, aujourd'hui bourg de quelque deux mille habitants, qui avait jadis rang de ville, ne reconnaissant pour seigneur que le duc de Brabant. Genappe avait son château appelé «Château de Lothier», bâti

vers l'an 1200 et appartenant au duc de Brabant, jusqu'en 1668 d'après les uns, 1671 d'après d'autres, où il fut rasé. Il n'en subsiste plus aucun vestige.

Les armoiries de Genappe sont «d'azur à un château ouvert à trois tours posé sur une terrasse isolée et accompagné des deux côtés d'une fleur de lis tout d'or».

La fleur de lis, emblème des rois de France,



LOUIS XI
D'après un tableau anonyme.
(Lithographie signée A. Maurin)
(Copyright A.C.L.)

n'y figure pas par un pur fait de hasard.

L'histoire nous apprend que le fils de Charles VII, le futur Louis XI, né en 1423 et qui fut roi de France de 1461 à 1483, s'était maintes fois brouillé avec son père. En 1456, entre autres, le Dauphin de France, pour échapper à la colère de son père, se réfugia sur les terres du duc de Bourgogne, son oncle, Philippe le Bon. Il résida durant son exil, jusqu'à la mort de son père, en 1561, au château de Lothier à Genappe.

On rapporte que la nouvelle de la mort de son père à Bourges, lui parvint par courrier, en moins de trois jours, alors que la distance est d'environ 500 kilomètres.

Durant leur séjour à Genappe, son épouse Charlotte de Savoie donna le jour à un fils, le 27 juillet 1459. L'enfant reçut au baptême le nom de Joachim. Philippe le Bon fut le parrain. En 1461, naquit une fille, Anne, qui devait gouverner la France durant la minorité de Charles VIII, sous le nom de Anne de Beaujeu. Joachim, par contre, tomba malade et mourut à Hal, le 26 novembre, âgé de 4 mois.

Le corps de l'enfant, enfermé dans un cercueil de plomb, fut placé dans l'épaisse muraille de la nef latérale gauche de l'église Saint-Martin. Son monument funéraire consistant en un petit gisant de marbre noir, existe toujours dans une petite niche surmontée de cette épitaphe :

*Ici repose Joachim Dauphin de France
fils de Louis XI.
Il mourut vers 1460.*

L'actuelle église Saint-Martin — plus connue sous le nom de Basilique Notre-Dame — qui remplace un autre sanctuaire — commencée en 1341 ne fut achevée qu'en 1409. On commémorera le 550^e anniversaire de sa dédicace en 1960.

Depuis 1267 on vénère à Hal une image mira-



GENAPPE

culuse de la Vierge, qui provient de sainte Elisabeth de Hongrie.

Les nombreux pèlerins qui, au cours de leurs dévotions font, suivant une antique tradition, les «trois tours» (petit tour), passent derrière le maître-autel sur lequel trône la Vierge de Hal, ne manquent pas de caresser au passage le petit enfant ornant le sarcophage, dont la croyance populaire a fait un monument fétiche.

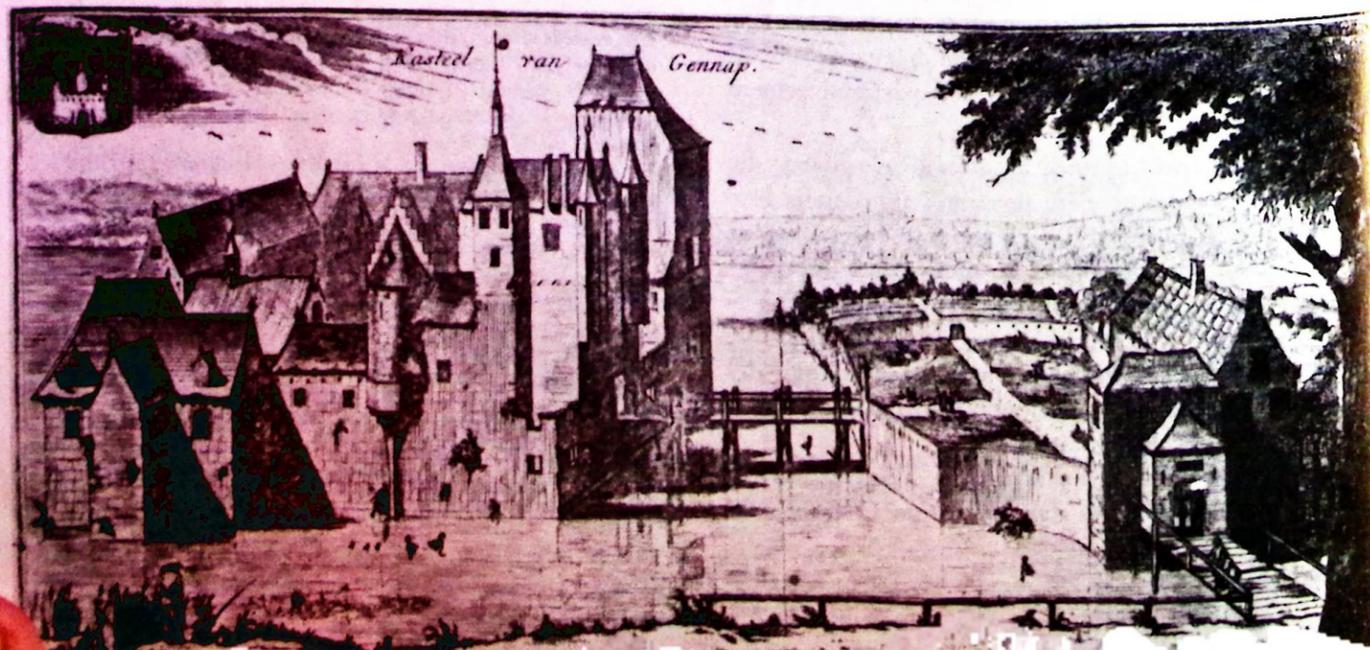
Il est évident que la famille du Dauphin de France s'intéressait à l'église de Hal car on peut voir encore dans le trésor de la basilique une Croix-Reliquaire en argent, à double face, consi-

HAL — Tombeau du Dauphin de France en la basilique Saint-Martin.

(Photo C.G.T.)

GENAPPE — Château du Lothier (Harrewijn).

(Bibliothèque Royale — Cabinet des Estampes)



dérée comme le joyau le plus précieux, offert en 1460 par le futur Louis XI. (Voir photo dans *Brabant*, du 11-1958, p. 21).

**

D'autres chroniques rappellent que, durant son séjour à Genappe, le Dauphin fit de fréquentes visites à l'abbaye de Grammont, placée sous le vocable de saint Adrien, entre autres le 3 novembre 1459 à l'occasion d'un pèlerinage.

Le Dauphin portait en haute estime l'abbé de l'époque, Nicaise de Frasné, qu'il s'attacha d'ailleurs comme conseiller dès son accession au trône de France.

En 1482, Louis XI fit deux donations importantes à l'abbaye Saint-Adrien, s'élevant au total à 22.499 livres parisis. Cette somme fut affectée

à l'achat de quatre cloches. L'une d'elles devait porter, à la demande expresse du roi, en date du 1^{er} avril 1483, l'inscription : « Le Roi Loys de France XI. De Saint Loys de Marseille ».

Au centre du vieux Grammont, sur la hauteur, au milieu d'un beau jardin avec terrasses, se trouve encore le Château Saint-Adrien, érigé en 1506, agrandi en 1629. Cette construction formait, jusqu'en 1797, le quartier abbatial et les dépendances de l'abbaye bénédictine Saint-André fondée en 1081.

Une autre abbaye, lieu de pèlerinage célèbre, témoigne également du passage de Louis XI. C'est celle de Bonne Espérance, aujourd'hui petit séminaire du même nom, sur le territoire de la commune de Vellereilles-Brayeux.

Son origine remonte à l'année 1130, brûlée et pillée en 1568 et 1577, elle fut relevée au XVII^e siècle, grâce à la protection des Archiducs Albert et Isabelle. L'ensemble prestigieux d'où s'élève, majestueuse, la tour de l'ancienne église du XIII^e siècle, est un régal pour les yeux.

A cent mètres de l'enceinte de l'antique abbaye, au bord du talus de la vieille route de Binche, se dresse une chapelle de style renaissance datant de l'année 1704, mais remplaçant une chapelle gothique édiflée vers le milieu du XV^e siècle. Son origine est rappelée par le texte gravé dans la tablette formant le pied du monument : *LOUIS XI, roy de France, demeurant à Genappe, devant parvenir à la Couronne, visitoit souvent l'image miraculeuse de Nostre-Dame de Bonne-Espérance d'où retournant en l'an 1461, s'estant endormi en ce lieu cy, la sainte Vierge lui apparut et le préserva de la mort qu'on alloit donner par du poison, en mémoire duquel miracle on a icy mis cette chapelle.*

D'après une relation écrite de l'abbaye (registre des comptes de 1459 à 1462) la Vierge avait averti le Dauphin au cours de son sommeil de s'abstenir des vêtements empoisonnés envoyés de Paris à Genappe. Le Dauphin aurait fait une légère offrande, mais aurait laissé de belles promesses pour « quantil seroit parvenu à son royaume à l'aide de Dieu et de sa benoite Mère ».

Mais l'abbé Pierre Du Fossé dut aller les lui rappeler. Le père abbé tenta de l'atteindre à Paris, puis à Rouen, puis à Bayeux; il fut poliment éconduit. Le monarque offrit 3.700 couronnes d'or, pour la réparation ou n'importe quel agrandissement de l'église.

**

Que de petits souvenirs rappelant d'autres grands événements surgiraient ainsi innombrables dans tous les coins du pays, si nous nous donnions seulement la peine de les découvrir.

PIERRE SCHROEDER.



VILLERELLE-lez-BRAYEUX (Hainaut).
Chapelle Louis XI (XVII^e siècle).

(Copyright A.C.L.)

MIDI DU TOURISME

21 DECEMBRE 1959

Symphonie Brugoise

par M. RENE DE BOCK,
conférencier et photographe d'art.

Signe des temps ? L'évasion est à l'ordre du jour. M. René De Bock, ce magicien, qui avait la charge d'orchestrer le programme de ce midi, l'a sans doute très bien compris, lui qui avait organisé, à l'intention des nombreux spectateurs massés dans notre salle de conférences, une excursion « extra muros » qui restera longtemps gravée dans la mémoire de ceux qui eurent la bonne fortune d'y participer.

Imaginez un sujet en or : Bruges, une débauche d'images et de couleurs par le truchement de quelque cent cinquante diapositives de toute beauté se succédant par le procédé ingénieux du « fondu-enchaîné », une musique et des chœurs enregistrés, à la fois envoûtants et discrets et venant se greffer sur cet ensemble de choix, la voix tour à tour chaude et vibrante d'un commentateur qui sait faire honneur à sa profession et vous n'avez encore qu'une très mince idée de l'enchantement d'un spectacle qui, quarante minutes durant, tint le public sous son charme.

Bruges, que de souvenirs héroïques et glorieux n'envahissent-ils pas l'esprit à la seule évocation de ce nom. Pourtant, Bruges, qui, de tous les sites et hauts lieux de Belgique, possède, à l'égal de Waterloo, le pouvoir particulier d'aimer les étrangers de passage dans notre pays, reste peut-être parmi les villes les moins bien connues des Belges eux-mêmes. C'était, sans doute, pour parfaire nos connaissances tout en développant notre sens artistique qu'en fin psychologue, sans avoir l'air d'y toucher, le conférencier nous invita à l'accompagner dans une flânerie à travers les rues et le long des quais de la vieille cité.

Saluons, d'abord, le beffroi dont la tour suscite en nous un sentiment où l'orgueil se mêle à l'admiration. Voyons son joli balcon, sa ravissante niche qui abrite l'icône de la Vierge, sa chambre où furent conservés les privilèges et les chartes de la ville, son carillon de 47 cloches et son bourdon qui occupe à lui seul toute une salle du deuxième étage. Du sommet, contemplons le panorama qui nous offre sa vaste ceinture de campagnes flamandes d'où émergent, ça et là, clochers pointus et tours carrées. De la Grand'Place, par la rue Breydel, gagnons la place du Bourg et sa chapelle du Saint-Sang dont la charmante façade en style Renaissance italienne stimule notre ravissement. A l'intérieur, contemplons la richesse des polychromies, la chaire de vérité taillée dans un seul bloc de bois, la chaise du Saint-Sang, merveilleux érin où scintillent des bijoux d'une valeur inestimable, dons des Grands de ce monde au nombre desquels figurent Marie Stuart et Léopold I^{er}. Ne quittons pas la place du Bourg sans admirer l'hôtel de ville, brillant joyau de pierres, en gothique secondaire, qui peut s'enorgueillir d'être la plus ancienne maison municipale de la Belgique.

Revenons à la Grand'Place où, après avoir jeté un rapide coup d'œil sur l'hôtel du Gouvernement provincial qui dat de la fin du XIX^e siècle et qui pêche, peut-être par une trop grande recherche de la perfection, nous nous attarderons davantage devant le bien plus modeste mais combien plus émouvant hôtel des Postes et Télégraphes qui recèle dans son sein les comptes municipaux et les ordonnances de police depuis le XV^e siècle. Ne désertons pas l'endroit sans nous arrêter en face du monument élevé à la mémoire de Breydel et De Coninck,

ces rudes communiers, légendaires héros de la révolution populaire de 1302.

Nous voici au quai du Rosaire et au pont Saint-Jean Népomucène avec la statue du martyr par P. Pepers. Une authentique poésie mystique émane de ce décor où l'on voudrait s'arrêter et rêver. Mais déjà apparaît l'hôtel Gruuthuuse du nom de ce fier seigneur dont la devise « Plus est en vous », orne la jolie tribune en bois sculpté de l'église Notre-Dame toute proche. Le baptistère de celle-ci nommé le « Paradis », en style flamboyant, était à l'origine un porche d'accès au sanctuaire.

Continuant notre randonnée sous la conduite éclairée de M. De Bock, nous atteignons l'hôpital Saint-Jean qui fait office de maladrerie depuis le XII^e siècle. Nous sommes, maintenant, au quai du Miroir avec sa perspective calme et déserte qui ne laisse plus rien deviner de l'activité débordante qu'armateurs, marchands, vaisseaux de commerce faisaient régner au XV^e siècle, à l'époque où Bruges portait allègrement le titre envié de Venise du Nord. Voyons encore la place Van Eyck ornée de la statue en bronze du peintre. Tout ce quartier foisonne en coins pittoresques. Non loin de là, l'église de Jérusalem avec son architecture typique et la porte Sainte-Croix, un des plus anciens bastions de défense de la ville. Le vieux moulin aussi s'offre à nous, immobile, vermoulu mais inséparable de Bruges.

Notre promenade touche à sa fin. Le Minnewater



BRUGES.

(Photo Dédé-C.G.T.)

ou lac d'Amour, tel le chant des sirènes, nous attire et nous fascine. Laissons errer notre romantisme sur cette eau qui avait, paraît-il, la propriété d'enivrer les amants. Déjà le Béguinage nous happe pour nous faire goûter la quiétude bienfaisante de son cadre. Rien n'y a changé depuis des siècles. Le silence religieux qui y règne permet de mieux percevoir l'appel profond à la sérénité qui jaillit dans le cœur de chacun de nous. Oui, Bruges, injustement dénommée la Morte, vit encore intensément. Dans ses sanctuaires, dans ses ruelles, le long de ses quais endormis, sur ses vieux remparts, tout contribue

à témoigner de la pérennité des valeurs humaines. Symphonie brugeoise, symphonie éternelle.

Comme l'ultime image s'évanouissait sur l'écran, le public, heureux d'avoir, à l'instar d'Ulysse, fait un beau voyage, donna libre cours à son enthousiasme. Le spectacle, cette fois, était dans la salle.

«Vox populi, vox Dei» dit un vieil adage. En faisant promettre au conférencier de revenir parmi nous, Monsieur M.-A. Duwaerts cristallisa, croyons-nous, le vœu unanime de l'assistance.

YVES BOYEN.

4 JANVIER 1960

Le Bois des Capucins

par M. AIME VLEMINCQ,

Secrétaire de la « Ligue des Amis de la Forêt de Soignes ».

Point n'est besoin, croyons-nous, de présenter à nos lecteurs Monsieur A. Vlemincq, le dynamique et infatigable secrétaire de la Ligue des Amis de la Forêt de Soignes, sur lequel les années ne semblent avoir aucune prise et dont les activités débordantes et généreuses, axées sur la protection et la sauvegarde des espaces verts, méritent, en cette époque d'industrialisation à outrance, l'admiration et la reconnaissance de chacun de nous.

Pourtant, M. Vlemincq n'a pas encore cessé de nous étonner. A ses multiples talents oratoires viennent s'ajouter, aujourd'hui, ceux de merveilleux et délicieux conteur. Le sujet choisi s'y prêtait admirablement puisqu'il fut l'occasion pour le conférencier de brosser une esquisse historique à la fois remarquable et vivante du bois des Capucins, aménagé depuis quelques lustres seulement en arboretum. Maintenant, ouvrons, ensemble, le grand livre des temps révolus aux pages toutes jaunies et, sous la conduite de notre aimable cicérone, faisons un bond prodigieux dans le passé.

Nous voici au XII^e siècle. Les comtes de Louvain d'abord et, à leur suite, les ducs de Brabant se sont toujours montrés extrêmement jaloux de leur domaine de Soignes. Jamais, il n'autorisèrent les seigneurs, si haut placés fussent-ils, à bâtir leurs châteaux ou résidences sur le territoire même de la forêt qu'ils se réservaient à leur usage personnel et à leur plaisir. Leurs propres palais se trouvaient, d'ailleurs, aux extrémités de la Sylve sonienne, l'un à Bruxelles, au Coudenberg, l'autre à Tervuren, sur les lieux mêmes de la villa où mourut saint Hubert. Au fil du temps, des dérogations furent apportées à cette règle rigide. Les communautés religieuses en furent les grands bénéficiaires puisqu'elles se virent octroyer l'autorisation d'établir leurs couvents sous les frondaisons de la belle forêt. Tel fut le cas du prieuré des Chanoines Augustins de Groenendaal qui débuta fort modestement par la donation du duc Jean II, le 21 août 1304, à son parent Jean de Busco, d'une cabane faisant office de pavillon de chasse que le duc possédait en ce lieu. Bientôt d'autres religieux, au nombre desquels figurait l'illustre Jean de Ruysbroeck, attirés par la réputation de sainteté que le troisième anachorète, dénommé Lambert, avait acquise, s'installèrent à Groenendaal et, après avoir obtenu du duc Jean III des concessions plus étendues, se mirent à bâtir l'abbaye qui devait connaître l'essor que l'on sait.

Les autres exemples de privilèges accordés à des religieux foisonnent. Citons : le prieuré des Chanoines Augustins de Rouge-Cloître; celui des Sept-Fontaines, le monastère des Récollets de Boetendaal.

Le couvent des Capucins de Tervuren a une origine différente. Il fut le dernier des établissements religieux installés sur le territoire du domaine ducal; il fut aussi celui qui eut l'existence la plus éphémère (1626-1796). A la mort de l'archiduc Albert, sa veuve, l'infante Isabelle

continua à administrer son patrimoine et à partager le plus clair de son temps entre le palais de Bruxelles et celui de Tervuren. C'était une personne pieuse qui avait hérité le tempérament mystique de ses ancêtres. Comme son grand-père, elle aimait les longues méditations, les retraites, comme lui, elle souffrait d'arthritisme de sorte que les grands déplacements lui étaient pénibles. Aussi, imaginative, en 1625, de fonder, à proximité de son palais de Tervuren, un couvent de Capucins. Elle choisit elle-même le terrain de deux bonniers dans le Val des Frènes. Le 25 juin 1626, l'infante posa la première pierre du monastère dont l'érection ne demanda qu'une année et dont l'inauguration se déroula, en grande pompe, sous la présidence de Jacques Boonen, archevêque de Malines et devant un énorme concours de prélats et de notabilités.

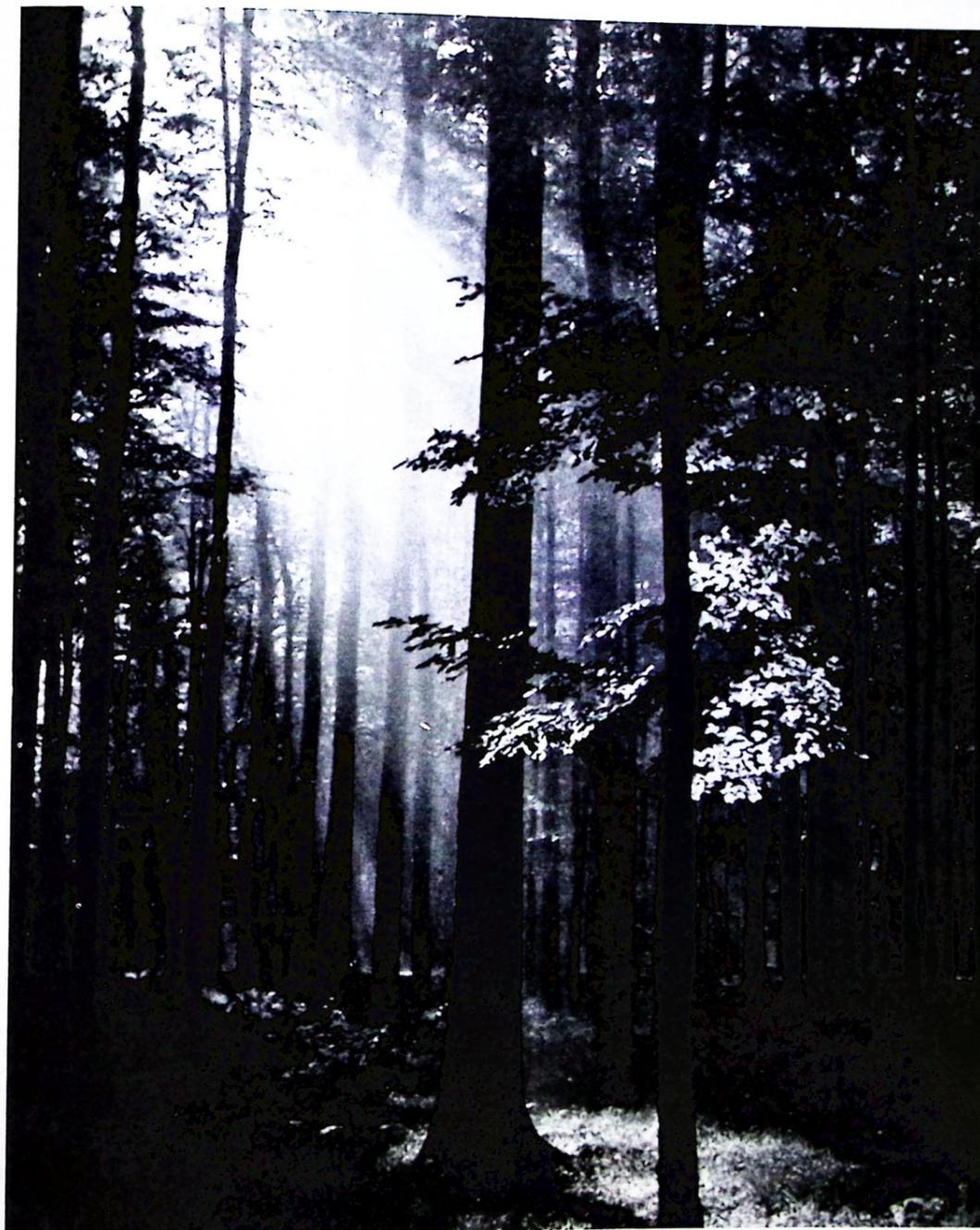
Isabelle s'était réservé l'usage d'une cellule où elle se retira fréquemment. Elle avait, en outre, imposé comme condition à sa donation que le nombre des moines ne dépassât pas seize et qu'ils ne gênassent pas dans les quêtes les membres des autres abbayes de Soignes. A la mort de l'infante, ses successeurs, en souvenir de la défunte, se montrèrent toujours favorables aux revendications des moines.

Déjà, du temps d'Isabelle, les religieux avaient obtenu l'autorisation d'améliorer l'avenue qui reliait le parc ducal au monastère. Plus tard, en 1675, ils la plantèrent d'arbres. Elle devint, alors, une drève magnifique fréquentée par d'innombrables promeneurs qui n'hésitaient d'ailleurs pas à pénétrer dans la propriété des Capucins. Pour éviter le renouvellement de semblables abus, un décret du 16 juillet 1681 interdit formellement à quiconque de franchir la clôture du couvent sous peine d'une amende de 20 réaux d'or. Petit à petit, les moines, sous prétexte de réparations à effectuer à leurs bâtiments, obtinrent l'autorisation de couper des arbres dans la forêt voisine de sorte qu'en 1729 leur emprise s'étendit sur 23 bonniers. C'est à ce moment qu'ils tentèrent d'obtenir, par lettres patentes, confirmation de leur qualité de propriétaire sur ces bonniers alors que seule la jouissance du bien leur avait été accordée. Leur requête fut rejetée et le parc des Capucins fut vendu au profit de la couronne tandis que les arbres centenaires étaient remplacés par des jeunes plantations. La disparition des arbres dont les Capucins tiraient leur chauffage ainsi que celui de leurs maisons de Louvain et de Bruxelles fut un véritable désastre pour la communauté. Celle-ci s'appauvrit dans des proportions telles qu'en 1771, le duc Charles de Lorraine leur accorda une aumône de cent florins ainsi que trente mesures de bois.

Le couvent de Tervuren, sans être luxueux, présentait un aspect imposant dans sa simplicité et attirait une foule considérable à l'occasion de la procession annuelle qui se déroulait le dimanche suivant l'anniversaire de la décollation de saint Jean-Baptiste.

Sur ordre de Joseph II, tous les couvents de Soignes furent supprimés en 1781. Echappés à ce décret, le couvent de Boetendaal et, partiellement, celui de Tervu-

six mois et le sol complètement nivelé. Les acheteurs furent astreints à verser une caution de 6.000 francs en garantie de la bonne exécution de ces obligations. De nos



LA FORET DE SOIGNES.

(Photo Degroote-C.G.T.)

ren. En 1796, les biens appartenant aux moines, à savoir les bâtiments et les deux bonniers de jardin et de cour qui les entouraient, furent vendus et adjugés pour la somme de 36.000 francs. Les acquéreurs ne disposèrent que de la superficie, le sol devant faire retour au domaine public. En outre, tout devait être démoli dans l'espace de

jours, hormis le nom du lieu, il ne reste plus rien de ces splendeurs d'antan.

En 1815, le Congrès de Vienne attribua la forêt de Soignes à Guillaume I^{er} d'Orange-Nassau et, cela, à titre personnel. Par arrêté royal du 28 août 1822, celui-ci abandonna la gestion et l'exploitation du domaine boisé à la

Société Générale des Pays-Bas. Cette décision constitua une véritable calamité pour notre patrimoine forestier, la dite société étant autorisée non seulement à couper les arbres mais même à disposer du fonds en vendant des parcelles de terrain. Des 12.000 hectares initiaux, il n'en subsistait plus que 4.300 quand, en 1842, le gouvernement belge racheta la forêt.

Revenons au bois des Capucins. Celui-ci fait présentement partie de la donation royale. Depuis 1902, à l'initiative de Léopold II et sous la direction hautement avisée du professeur Ch. Bommer, de l'Université de Bruxelles, 120 hectares de ce bois ont été aménagés en terrain expérimental. Le but de l'éminent professeur était non seulement de rassembler les diverses espèces d'arbres susceptibles de croître dans nos régions, comme on peut le voir à l'arboretum de Groenendaal, par exemple, mais surtout d'arriver à donner une véritable leçon de géographie botanique de tous les groupes arborescents propagés dans l'hémisphère nord, depuis l'Amérique jusqu'au Japon, en passant par l'Europe et l'Asie.

Mais là ne s'arrêtait pas l'ambition du créateur. Dans

son intention, les massifs boisés devaient être proportionnels à leur importance dans leurs pays respectifs d'origine, de façon à permettre au visiteur de se rendre compte, de visu, de la densité relative des espèces. Tâche titanesque qui se heurta, on s'en doute, à des difficultés énormes, certaines espèces s'étiolant avant de disparaître au bénéfice d'autres tels les célèbres sequoias d'Amérique du Nord dont l'ampleur actuelle ne manque pas d'impressionner le promeneur. Tâche ingrate mais résultat louable. Tel qu'il est, l'arboretum de Tervuren constitue un remarquable essai de géographie botanique, unique en Belgique et probablement sans équivalent dans le monde. Les beaux jours qui ne tarderont pas à venir seront l'occasion pour chacun de nous d'aller se rendre compte sur place de la justesse et de la pertinence de la conclusion du conférencier.

Remercions chaleureusement M. Vleminec qui, tout au long de son captivant récit, a réussi le tour de force de nous envelopper, au plein cœur de l'hiver, de délicieuses effluves qui fleuriraient si bon le printemps.

YVES BOYEN.

de Charles Buls, malgré qu'elle ait été quelque peu travestie par l'adjonction d'un étage et d'un toit conique, est sauvée. La Tour des Plébins, implantée dans le jardin du doyen de la collégiale SS. Michel et Gudule, vit encore dans son érin de verdure. La Tour dite Amcezens, magnifique spécimen d'architecture moyenâgeuse, vient d'être remise à neuf par les soins de la ville de Bruxelles et est,

Pour achever ce fructueux périple, M. Martiny nous conduit au cœur même du roman pays, à Nivelles, où la Tour Simone, primitivement appelée Tour du Diable, demeure l'ultime survivante des premières fortifications qui ceinturaient la ville au XII^e siècle. Il fallait la sauver à tout prix. Les travaux entrepris furent délicats. Le lierre qui avait envahi la construction, tenant sans doute, à faire

11 JANVIER 1960

Remparts brabançons du moyen âge et restauration de la tour Simone à Nivelles

par M. VICTOR MARTINY,
Architecte provincial en chef,

Directeur du Service technique des Bâtiments de la Province de Brabant.

Le rideau est tombé. Désormais, l'occasion ne nous sera plus donnée, le lundi en fin de matinée, d'assister au spectacle pourtant si familier d'un public s'acheminant tantôt lentement, tantôt fébrilement vers notre salle de conférences de la rue du Lombard. Nos Midis ont changé de décor et ont établi leurs assises au cœur même de la Maison du Roi, à l'abri du Musée communal, dans le cadre prestigieux de cette Grand-Place qui fut témoin de tant de souffrances mais de tant d'allégresses aussi.

Pour marquer leur attachement et leur encouragement à la cause touristique, diverses personnalités avaient tenu à rehausser de leur présence cette journée inaugurale. Aux premiers rangs de l'assistance, on remarquait, notamment MM. Cooremans et Six, respectivement bourgmestre de Bruxelles et commissaire général-adjoint au Tourisme, représentant M. Haulot, commissaire général, retenu par les devoirs impérieux de sa charge, M^{me} Van Leynseele, échevin des Beaux Arts de la ville de Bruxelles, ainsi que MM. Spaclant et Marinus, président et vice-président de notre Fédération.

La salle était archi-comble au moment où M. M.-A. Duwaerts, notre secrétaire permanent, présenta, sous les feux croisés des projecteurs de la télévision, M. Victor Martiny, à qui devait échoir l'honneur d'ouvrir le ban. Nous savons la conférence modeste, mais nous ne croyons pas qu'il osera nous démentir lorsque nous affirmerons que sa forte personnalité fut pour beaucoup dans le concours exceptionnel de foule enregistré. Le sujet, par ailleurs, ne manquait pas de panache. Examinons-le, sans plus tarder.

Sous la pioche aveugle des démolisseurs, les remparts, ces vestiges pourtant éloquentes d'un passé déjà lointain ont disparu progressivement dans toutes nos cités modernes. Le phénomène, en soi, n'a rien d'anormal si l'on considère que ces murs souvent élevés et épais constituaient une véritable gangue de pierres faisant obstacle à l'extension et au plein épanouissement des villes. Cependant, que de valeurs irrémédiablement perdues à chaque nouvel assaut de nos pelles et grues mécaniques. Valeurs picturale

et architecturale de ces murailles, valeur touristique aussi si l'on songe au parti qu'une administration ou un organisme clairvoyants peuvent tirer de ces curiosités.

Ces considérations émises avec une pointe d'amertume n'empêchèrent pas le conférencier de poursuivre son exposé sur un ton plus allègre. Le processus de la formation des remparts, dit-il, fut pratiquement le même partout. Dès qu'une agglomération venait à se constituer, elle éprouvait le besoin impérieux et légitime d'assurer sa défense contre les attaques de l'extérieur. Ainsi furent créées les premières enceintes qui laissaient ordinairement un champ de manœuvre entre la ville naissante et les bastions.

Toutefois, avec le temps, l'expansion de la cité et l'afflux des campagnards venant chercher refuge à l'abri des murs, l'espace libre se trouva rapidement comblé, les maisons s'adossant aux remparts, de sorte que la nécessité de construire de nouvelles enceintes se fit jour à son tour. Le grossissement de la population et les impératifs de l'urbanisme aidant, ces dernières furent bientôt débordées et, le plus souvent, rasées pour faire place aux boulevards extérieurs que l'on rencontre aujourd'hui.

Ainsi, à Bruxelles ne subsiste-t-il de la seconde enceinte démolie, le siècle dernier, que la porte de Hal, au demeurant, fort librement restaurée tandis qu'à Louvain, de larges boulevards occupent l'emplacement des derniers remparts.

Suivons, maintenant, voulez-vous, la piste que le conférencier, à la recherche des vestiges de la première enceinte, trace, à notre intention, à travers les rues tortueuses du Vieux-Bruxelles. Que de sujets de lamentations ! Disparu, le mur visible naguère dans le jardin du domaine des Dames de Berlaimont; disparue, la tour de la rue de la Chancellerie; perdus à jamais les remparts du quartier Isabelle. De-ci de-là, la pellicule a pu en imprimer le souvenir. Aussi, les images qui défilent sur la toile acquièrent-elles une valeur inestimable. Néanmoins, que de sujets de réconfort.

La Tour Noire, restaurée en 1888-1889, à l'intervention



La tour de Rollebeek, telle qu'elle est apparue aux Bruxellois en mai 1957, lors des travaux de dégagement.

désormais, entièrement dégagée. Rue de Villers, subsiste encore un remarquable mur que la ville s'appête à réparer. Enfin, la Tour de Villers, depuis sa restauration, peut regarder l'avenir avec confiance.

Quittant Bruxelles, nous visitons Louvain où les traces de la première enceinte, quoique éparses, sont encore nombreuses, notamment au parc Saint-Donat et au jardin des Arbalétriers, Jodoigne où d'imposantes murailles sont toujours visibles.

Puis nous partons à la recherche des fortifications isolées dont les exemples foisonnent dans notre province entre autres à Aarschot (Tour d'Aurélien), à Zichem (Tour des Pucelles) et surtout en Brabant wallon.

Honneur à sa devise « Je meurs où je m'attache » avait, en effet, pénétré profondément dans le mur, causant des lézards qui firent, un moment, craindre le pire. Les obstacles purent, toutefois, être surmontés et la tour intelligemment restaurée continuera à partager les destinées de sa chère ville.

Ce magistral exposé fut salué par des applaudissements aussi nourris que spontanés. M. Martiny les méritait bien, lui qui cultive avec un égal bonheur deux arts pourtant périlleux et ingrats : l'architecture et la rhétorique.

YVES BOYEN.

Opération Musées, an II

par M. GEORGES LORPHEVRE,

Secrétaire général de l'Association belge de Documentation.

Bon nombre de lecteurs penseront, sans doute, en aparté, à la lecture de ce titre : que peut bien signifier cet an II. Certes, conviendront-ils, nous avons tous connu, l'an dernier, la vaste campagne en faveur de nos musées nationaux, régionaux et locaux qui se clôtura, d'une façon somme toute spectaculaire, par une brillante quinzaine des musées. Mais c'est du passé. Là git l'erreur. Loin d'être un couronnement, la quinzaine en question devait être dans l'intention des promoteurs et organisateurs de cette louable initiative, le point de départ d'un mouvement d'intérêt et de renouveau qu'on espérait voir s'intensifier d'année en année.

Aussi, au seuil de 1960, An II du cycle musées, l'exposé de M. Georges Lorphèvre s'inscrit bien dans cette ligne de conduite. En sage père de famille, le conférencier fit d'abord le bilan des années révolues. Bilan sombre, si l'on excepte le regain passager d'intérêt suscité par l'opération précitée.

Il faut être honnête et regarder la vérité en face.

Les musées traversent une période de crise, dit-il, parce qu'ils ne sont plus adaptés à notre vie moderne. Sur un plan mineur, ne constatons-nous pas que les musées sont rarement ouverts à l'heure qui convient au grand public. Combien de bâtiments sont accessibles à midi ? Très peu. Le soir ? Pratiquement aucun. De plus, les sujets exposés doivent correspondre à ce que le visiteur désire voir et connaître. La Russie, par exemple, possède à Moscou un musée scientifique qui prolonge harmonieusement l'enseignement scolaire. Que voyons-nous, chez nous, en revanche ? Rien ou quasi rien ; aucun musée, consacré à la technique alors que nous pouvons nous targuer d'être un des pays les plus industriels de l'Europe occidentale.

En outre, la présentation des sujets n'est pas toujours poussée avec bonheur. D'ailleurs, il convient de l'avouer, nos musées sont généralement mal équipés pour assurer toute la diffusion souhaitable. Où sont les locaux attirants où le public se sentirait chez lui ? Où sont les ateliers où notre jeunesse pourrait s'initier à certains travaux ? Ils existent pourtant, déjà à l'étranger, notamment aux Etats-Unis, à Buffalo où les ateliers mis à la disposition de la jeunesse rendent d'éminents services. Où sont nos musées en plein air comparables à celui de Stockholm où le visiteur peut contempler à loisir une reconstitution des principaux sites de Suède avec leurs habitations, où il peut aussi déambuler dans des rues commerçantes et couder des gens qui y logent et y travaillent. Bien sûr, concéda le conférencier, la réalisation de musées en plein air ne peut s'opérer partout et se heurte à des difficultés de tous genres. Mais quel effort a été tenté ?

Par ailleurs, on se contente trop souvent, chez nous, de présenter un objet sans le situer ou le replacer dans son cadre historique. Les moyens de remédier à ces expositions inertes ne manquent pourtant pas. Songeons aux maquettes, aux dioramas. Ne reculons pas non plus devant l'idée d'une présentation-choix, devant la suppression des vitrines qui empêchent tout contact

LOUVAIN.

Musée Vanderkelen-Mertens :

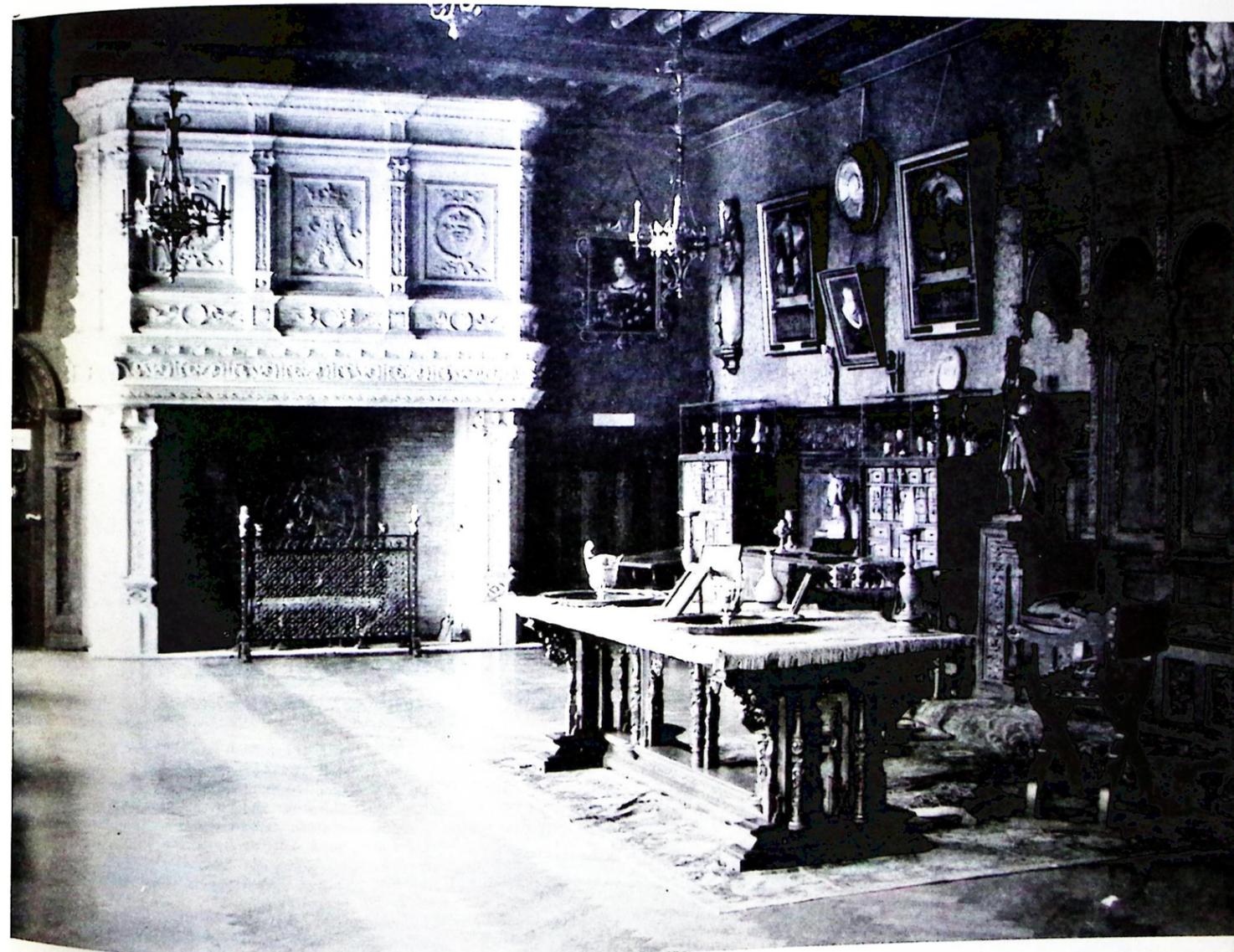
Salle Delaunois.

(Photo de Sutter)

direct avec l'œuvre et, par là, toute éducation véritable, devant les jeux d'éclairage aussi, ni même devant l'organisation de concerts et représentations théâtrales au sein de nos musées. Depuis quelque temps, les responsables tentent un effort dans ce sens — voyez, entre autres, les musées de Gaasbeek et Nivelles — mais il paraît encore bien pusillanime.

de timbres, gravures, reproductions d'œuvres peuplant nos riches collections. Et que dire encore des publications populaires de vulgarisation qui sont toujours lettre morte en Belgique.

M. Lorphèvre ne croit pas ce programme utopique. Si chacun y met du sien. Si la presse, la radio, la télévision, ces puissants organes de diffusion de notre monde moder-



GAASBEEK — Galerie rouge (Nouvel éclairage).

(Photo de Sutter)

Que de lacunes encore à combler au point de vue de l'enseignement. C'est l'enfant, cette force et cet espoir de l'avenir qu'il faut atteindre. Le musée ne doit pas se contenter d'attendre, placide, la venue de l'étudiant mais doit aller à la rencontre même de l'école, cela par la création d'un service éducatif, la distribution aux enfants

ne, accordent leur soutien, le jour ne sera plus éloigné où l'on verra naître une véritable politique des musées qui sauvera notre précieux patrimoine de l'oubli.

Ce brillant, chaleureux et substantiel exposé valut au conférencier des applaudissements nourris.

YVES BOYEN.

MIDIS DU TOURISME

PROGRAMME FÉVRIER - MARS

15 FÉVRIER 1960 :

La Dentelle de l'Ommegang, par M^{me} Risselin, Conservateur.

22 FÉVRIER 1960 :

Oudenaarde, pa-el van de Vlaamse Ardennen, par M. Van Moerkercke, Directeur de la Fédération touristique de la Flandre Orientale.

29 FÉVRIER 1960 :

Restauration de la tour de la rue de Villers, par M. Rombeaux, Architecte de la Ville de Bruxelles.

7 MARS 1960 :

Itte : Belle inconnue et sa Forge-Musée, par M. Guy Dubois, Président du Syndicat d'Initiative d'Ittre.

14 MARS 1960 :

Heverlee, par M. Lousse, Professeur.

21 MARS 1960 :

Molenbouv en Molenschat, par le Dr. J. Weyns, Conservateur.

28 MARS 1960 :

Souvenirs touristiques, par A. Marinus, folkloriste.

Calendrier Touristique et Folklorique

FÉVRIER

LOUVAIN, 17 : Commémoration de la mort du roi Albert. Caractère local.

23 : Fête patronale des patrons boulangers et pâtisseries de Belgique. Caractère local.

NIVELLES, 20 : Fête des amis des Ecoles officielles.

MARS

DIEST, 2 : Grande foire aux chevaux et foire commerciale.

LOUVAIN : Pèlerinage à la chapelle de Saint-Joseph. Caractère national.

NIVELLES, 6 : Grand cortège carnavalesque.

CONTACTS

Conservatoire Royal de Musique de Bruxelles.

CONCERTS

Réduction sur le prix des places.

En la salle des concerts du Conservatoire Royal de musique de Bruxelles :

MARDI 9 FÉVRIER 1960, à 20 H. : Concert d'échange, donné avec le concours de Lauréats du Conservatoire de musique d'Amsterdam.

Au programme : Œuvres de Telemann, Haendel, J.S. Bach, Verdi, Weber pour chant, flûte et clavecin.

MARDI 23 FÉVRIER 1960, à 20 H. :

Répétition gén. du concert d'échange que des Lauréats du Conservatoire Royal de musique de Bruxelles donneront à Amsterdam.

Au programme : Œuvres de Salpedo, J. Jongen, Thomas, Puccini, Donizetti, Haendel, J.S. Bach, Poulenc, Faure, Ysaye, Bloch, Bartok, Paganini, etc., pour harpe, chant, violon et piano.

PRIX DES PLACES : Dix francs (au

lieu de 20 fr) par place et par soirée pour les membres de la Fédération Touristique de la Province de Brabant et pour les personnes de leur famille (demander la réduction au moment de la commande des billets, soit au bureau de location, soit au contrôle, le soir du concert).

RESERVATION DES PLACES : Gratuite, au bureau de location du Conservatoire Royal de musique de Bruxelles, 30, rue de la Régence (de 9 h à 12 h et de 14 à 17 h., sauf dimanches et jours fériés, le samedi de 9 à 12 h). La location est ouverte.

MUSEE DE LA DYNASTIE
21, rue Bréderode

En raison du changement intervenu dans les horaires des écoles, le Musée sera, dorénavant, ouvert le mercredi au lieu du jeudi, de 14 à 18 heures.

33^e FOIRE INTERNATIONALE DE BRUXELLES

La 33^e Foire Internationale de Bruxelles se tiendra du samedi 30 avril au mercredi 11 mai prochain.

La Foire sera ouverte tous les jours, même le dimanche, de 9 à 18 heures sans interruption. Le prix d'entrée est fixé à 20 francs.

Le calendrier des manifestations durant la Foire sera publié dans le Bulletin d'Information de la Foire qui paraîtra quotidiennement pendant la manifestation.

Le catalogue officiel, contenant la liste des exposants ainsi que quantité de renseignements précieux, peut être obtenu auprès de l'Administration générale de la Foire Internationale de Bruxelles, Palais du Centenaire, Bruxelles 2, contre versement de la somme de 50 francs.

Les services du Centre d'Information, assurés au pavillon situé Place de Brouckere, fournissent tous renseignements pour la visite à la Foire et le séjour à Bruxelles.

NOS MOTS CROISES

SOLUTION DU N° 5

1.	A	R	B	R	E		I	T	T	E
2.	L	E	A	U			V	O	E	R
3.	E	N	U		S	T	A	S		S
4.	N	E	L	A	T	O	N		C	
5.	E	L	E	G	E	M		I	L	E
6.		D	R		E	B	U	R	O	N
7.	L	E	S	I	N	E	S		I	L
8.	I			R		E	E	S	T	I
9.	O	P	W	I	J	K		P	R	E
10.	N	O	I	S	E		R	A	E	S

HORIZONTALEMENT

- Il habita la Maison des Arts de Schaerbeek, en 1918. — Seigneurs qui furent les maîtres de Leeuw-Saint-Pierre et de ses environs, jusque vers le milieu du XIV^e siècle.
- Saint qui a donné son nom à une tour d'Aarschot datant de 1300. — Plus mal.
- Début d'août. — Soutires.
- Commune du Brabant, à la limite des provinces de Flandre Orientale et d'Anvers.
- Vapeur. — Affluent de la Dyle qui passe à proximité du château d'Heverlee.
- Bouts de prairie. — Parles.
- Deux lettres de Forest. — Commune du Brabant située près de Beauvechain.
- Anne de Beaujeu y vint au monde. — Deux voyelles.
- Corindon granulé. — Statuaire belge, auteur d'un grandiose retable en albâtre que l'on peut admirer à Hal.
- Nom donné à un chemin de Corbais, que l'on croit être anté-romain. — Symbole chimique de l'étain.

PROBLEME N° 6

1.										
2.										
3.										
4.										
5.										
6.										
7.										
8.										
9.										
10.										

VERTICALEMENT

- Commune de notre province qui possède les plus beaux confessionnaux de Belgique.
- Lac des Pyrénées. — Article. — Fils de Noé.
- Enveloppes coriaces de quelques fruits. — Propre.
- Précède Saint-Pierre dans le nom d'une commune du Brabant, où domine l'antique castel de Horst. — Epoux.
- Pellicule qui vient au bout de la langue des oiseaux.
- Commune du Brabant arrosée par la Velpe.
- Club brabançon bien connu des sportifs. — Nom des bourgs de l'ancienne Grèce.
- On la trouve dans la région de Keerbergen.
- Corindon granulé. — Statuaire belge, auteur d'un
- Commune à 14 km de Bruxelles, où l'on peut déguster les fameuses couques qui ont fait sa renommée. — Célèbre château d'Elewijf.

PIERRE LAURENT

GRANDE SOIREE FOLKLORIQUE DU BRABANT ET DE BRUXELLES

Le MARDI 16 FÉVRIER, à 20 H 15, au CENTRE CULTUREL ET ARTISTIQUE D'UCCLE (C.C.A.), rue Rouge, 47 (Parc de Wolvendaël, au bout de l'avenue Brugmann),

AVEC LA COLLABORATION

- du Commissariat Général au Tourisme,
- de la Fédération Touristique de la Province de Brabant,
- du Service des Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant,
- du Syndicat d'Initiative de la Ville de Bruxelles.

PROGRAMME :

- Le grand spécialiste du folklore, Louis Quiévreux, vous parlera et vous montrera des photos bruxelloises, du temps de Léopold I et Léopold II.
- Le poète Roger Kervin de Marcke ten Driessche vous présentera son plus célèbre enfant, Pietje Schramouille, dans ses fables.
- Jean d'Osta, et le vrai bruxellois, Jef Kazak.
- Jean Copin présentera les arbalétriers du Grand Ser-

- ment, qui effectueront une démonstration de tir à l'arc.
- Eugène Sindic parlera des petits métiers de Bruxelles.
 - Une figure bien bruxelloise : Nicolina, et son piano mécanique.
 - La fanfare de la police de Bruxelles et les géants de la ville de Bruxelles, de la ville de Nivelles, d'Uccle-Stalle, de Saint-Gilles, de Rhode-Saint-Genèse et de Huizingen.

Présentateur : Jacques Lippe.
A l'issue du spectacle, sauterie avec les « 3 Ketjes de Bruxelles », lors du traditionnel « Moules et Frites bruxelloises », servi au grand foyer du C.C.A.

PRIX DES PLACES :

Complet : 85, 105 et 125 francs ;
Sans la sauterie ni les moules et frites : 60, 80 et 100 fr.

LOCATION :

Au Centre Culturel, 47 rue Rouge, de 11 à 17 h, sauf le dimanche (tél. 74.64.84) et au Pavillon du Centre d'Information de Bruxelles, Place de Brouckere (tél. 18.05.29).

Le Brabant vu du ciel...



Voici comment se présente le Sablon à Bruxelles quand on le regarde du ciel... (Cliché Polyfoto-Avion)